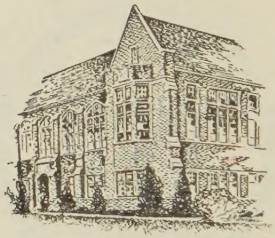
PITTSBURG STATE UNIV. [KANSAS]
3 5902 00123 3069

PORTER LIBRARY



KANSAS STATE
TEACHERS COLLEGE
PITTSBURG
842.912
Sa74pe

WITHDRAWN

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/lepecheurdombres0000jean

P-62

LE PÊCHEUR D'OMBRES

PORTER LIBRARY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

La Couronne de carton.
Le Mariage d'Hamlet.
Je suis trop grand pour moi.
Les plus beaux yeux du monde.
Madelon.
Léopold le Bien-Aimé.
Sur mon beau navire.
Bobard.

Chez HEUGEL, « au Ménestrel » :

L'Arlequin. — Musique de MAX D'OLLONNE.

ROMANS

Lord Arthur Morrow Cowley (*Fasquelle Éditeurs*).
Jean-Jacques de Nantes, *épuisé*. (*Plon*)
Lettres à Corysande (*Albin Michel*).

POÈMES

Le Cœur d'Enfance (*Fasquelle Éditeurs*).

A PARAITRE :

De la Flûte au Tambour (*poèmes*).

JEAN SARMENT

LE PÊCHEUR D'OMBRES

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois à Paris sur la scène du Théâtre de l'Œuvre, le 15 avril 1921, puis reprise sur la scène du Théâtre des Mathurins, le 16 janvier 1922, et sur celle du Théâtre de l'Atelier, le 24 novembre 1924.

PORTER LIBRARY

PARIS
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

Tous droits réservés.

64445

942.912
Sa74pe

... It is a tale
Told by an idiot, full of sound and fury
Signifying nothing.

(SHAKESPEARE, *Macbeth*).

A MARGUERITE VALMOND

J. S.

PERSONNAGES

	Œuvre 1921	*Mathurins 1922*	*Atelier 1924*
JEAN	MM. Jean Sarment	MM. Jean Sarment	MM. Jean Sarment
MONSEIGNEUR LESCURE	Lugné-Poé puis Henri Desmarets	Henri Desmarets	Henri Desmarets
RENE	Paul Maraval	Paul Maraval	Spanelly
NELLY	Mlle Margte Valmond	Mlle Margte Valmond	Mlle Margte Valmond
LA MÈRE	Mme Marthe Mellot	Mme Marthe Mellot	Mme Marthe Melot
MARIA	Henriette Mullo	Leroy	Blazy
	Un ouvrier		

La scène est à la campagne, de nos jours.

LE PÊCHEUR D'OMBRES *a été représentée pour la première fois à Paris sur la scène du Théâtre de l'Œuvre, le* 15 *Avril* 1921, *puis repris sur la scène du Théâtre des Mathurins, le* 16 *janvier* 1922, *et sur celle du Théâtre de l'Atelier, le* 24 *novembre* 1924.

ACTE PREMIER

A LA CAMPAGNE, L'ÉTÉ

Dans une villa. Une pièce haute de plafond, mi-hall, mi-salon. Un escalier de bois conduit aux chambres. Une fenêtre large ouvre sur le jardin. La pièce est meublée avec plus de goût que de luxe. Elle est surtout " habitée ". Un canapé près de la fenêtre dont les coussins sont " embellis " de travaux à l'aiguille. Aux murs, quelques gravures, quelques assiettes ornées. Des portraits d'enfants. Sur le piano, d'autres portraits que l'on devine de théâtre et dédicacés. Des partitions de musique dans un casier. Des livres sur une étagère. Une corbeille à ouvrages de dame sur la table. Dans le jardin, de grands arbres. Des fleurs sur le rebord de la fenêtre.

Onze heures du matin Grand soleil au dehors René travaille à un plan d'architecte qu'il a étalé sur la table. René a trente-cinq ans, des épaules larges, une physionomie ouverte, mais peu encline au sourire Il est vêtu assez négligemment. Entre Maria, portant un bouquet de fleurs blanches dans un vase de couleur.

RENÉ

A quelle heure le train, Maria ?

MARIA

Le train de Monseigneur ?

RENÉ

Oui.

MARIA

A onze heures quarante-sept en gare, monsieur René.

RENÉ

Bien. J'ai le temps.

MARIA

Sûrement qu'il ne faudrait pas faire attendre Monseigneur; il ne doit pas en avoir l'habitude

RENÉ

Naturellement.

Désignant les fleurs.

Quelle blancheur, mon Dieu ! C'est pour la chambre de Mlle Coislin ?

MARIA

Non, c'est pour mettre sur la table, devant Monseigneur.

RENÉ

Vous avez raison d'y avoir songé. Mais mettez un bouquet dans la chambre de Mlle Coislin.

MARIA

Il n'y a plus de vase.

RENÉ

Alors, si vous n'avez qu'un vase dans la maison, les fleurs seront plus à leur place dans la chambre d'une jeune fille que devant l'assiette d'un évêque.

MARIA, *ulcérée.*

Madame me dira; ce sera comme madame décidera... *Elle sort. René hausse les épaules et se remet au travail.*

LA VOIX DE LA MÈRE

chantant dans la pièce voisine.

« O mon bien-aimé, je te jure
Que je t'aime de tout mon cœur... »

Dis donc, René, ils ne vont pas tarder à arriver. Tu es prêt ?

RENÉ

Oui.

LA VOIX DE LA MÈRE

Ne sois pas en retard à la gare !

RENÉ

Pourquoi veux-tu que je sois en retard ?

LA VOIX DE LA MÈRE

J'ai mis ma robe de tulle noir. Cela fera un meilleur effet...

RENÉ

Ce sera très bien.

LA VOIX DE LA MÈRE

« Tu dois le comprendre toi-même
Que cela ne saurait durer,
Et qu'il vaut mieux, Dieu, que je t'aime !
Et qu'il vaut mieux nous séparer... »

La mère entre. Elle a cinquante-cinq ans, ou plus. Ses cheveux grisonnent à peine. Le geste et la figure sont restés jeunes.

RENÉ

Tu es gaie, ce matin, maman...

LA MÈRE

Non.

RENÉ

Tu chantes !

LA MÈRE

C'est machinalement. Mon pauvre petit ! Avec tous les chagrins que j'ai !

RENÉ

Tu as toujours ta jolie voix.

LA MÈRE

Je ne sais pas. Je n'y pense plus, je t'assure.

RENÉ

Mon Dieu, les choses ne vont pas si mal.

LA MÈRE

Tu trouves ?

RENÉ

La maladie de Jean mise à part.

LA MÈRE

Je suis tellement inquiète, mon petit... Et ses premiers livres qui étaient si bien ! Ce qui me navre le plus, c'est de penser qu'il avait si bien commencé.

RENÉ

Il s'était fatigué, il n'était pas solide.

LA MÈRE

Mais non, il n'était pas solide ! Ni solide, ni raisonnable. On m'a dit à moi qu'on l'avait rencontré sur les quais à des quatre heures du matin. Il flanait les mains dans les poches. Alors, qu'est-ce que tu veux ?

RENÉ

Le pauvre petit, il a dépassé ses forces.

LA MÈRE

Naturellement. Du temps que je chantais, moi, quand je m'attardais à souper après le théâtre avec des amis ou avec ton père, je payais ça le lendemain... Lui, c'était tous les jours... Voilà où nous en sommes maintenant.

RENÉ

Ma pauvre mère !

LA MÈRE

Oui.

RENÉ

Il faut avoir de l'espoir.

LA MÈRE

Oh ! J'en ai. Mais c'est si fatigant d'avoir le même espoir longtemps !.. Tu crois, toi, que nous avons raison de faire venir cette petite jeune fille ?

RENÉ

S'il la reconnaît... Il semble bien qu'à cause de cette petite il ait souffert plus que de raison. En la retrouvant, il retrouvera peut-être un peu de sa souffrance. En ce cas-là, dès qu'on souffre, c'est qu'on va mieux.

LA MÈRE

S'il la reconnaît... Enfin, il faut bien tenter quelque chose. Va-t-il la reconnaître ? Il ne parle jamais d'elle ?

RENÉ

Il prononçait son nom, l'autre jour.

LA MÈRE

Ah !

RENÉ

Sans émotion ni tristesse, d'ailleurs comme celui d'une indifférente. Peut-être le nom ne correspondait-il à rien de précis dans sa tête.

LA MÈRE

Amoureux à ce point-là ! Quand je pense ! Il se serait bien gardé de me le dire, va !

RENÉ

Aurais-tu avancé les choses, maman ?

LA MÈRE

Peut-être, René; je serais allée la trouver, cette demoiselle.

René sourit.

C'est vrai, je ne les comprends pas, ces jeunes filles ! Elles sont bien sûres d'elles. Elles ne savent pas ce qui les attend.

RENÉ

Elles n'y pensent pas, maman. On ne peut pas leur en vouloir de chérir un temps l'indépendance de leur cœur.

LA MÈRE

Tais-toi donc : l'indépendance du cœur ! Tu parles à une ancienne jeune fille. Mon cœur indépendant ne demandait qu'un seigneur. Seulement, j'étais difficile, je ne " les " trouvais jamais assez beaux ou je n'aimais pas leur façon de m'aimer... J'ai fini par rencontrer ton père.

RENÉ

Ne l'accable pas.

LA MÈRE

C'est pour te dire... Mais moi je n'avais jamais eu affaire à un jeune homme aussi distingué que ton frère et je n'ai jamais vu souffrir à cause de moi.

RENÉ

Tu t'en serais aperçue, maman ?

LA MÈRE

Naturellement.

RENÉ

Bien.

LA MÈRE

... Enfin, je ne dois pas encore la juger trop mal, cette jeune fille. Elle a accepté de venir sans se faire prier. C'est assez gentil. Sa lettre était bien.

RENÉ

Mais oui...

LA MÈRE

Quelle chance, René, que j'ai pensé à Mgr Lescure !... Il me semblait bien qu'il était un peu cousin de la famille de cette demoiselle. J'ai bien fait d'écrire, tu vois. Sans l'évêque, elle ne serait sans doute pas venue. Une ancienne chanteuse, tu sais !... Les gens sont si bêtes !

RENÉ

qui dessine machinalement.

Oui.

LA MÈRE

L'évêque va aller loger chez le baron. De temps en en temps il viendra déjeuner ou dîner ici. Que veux-tu ?... Un vieil ami. Il est bien aimable, tu sais. Du moins, il l'était, il y a huit ou dix ans... Cela ne t'ennuie pas trop, cette arrivée d'intrus ?

RENÉ

Au contraire.

LA MÈRE

Tu ne vas pas devenir amoureux, toi aussi ?

RENÉ

De qui ?

LA MÈRE

De la demoiselle en question.

RENÉ

Ma pauvre mère !

LA MÈRE

Tu sais, je saurai tout de suite à quoi m'en tenir sur elle ! Les jeunes gens voient si mal !

RENÉ

Mais ils tiennent à leur façon de voir.

LA MÈRE

Oui... Oui...

RENÉ

C'est le privilège d'un âge plus mûr de récapituler les fautes et de reviser les procès.

LA MÈRE

Quels procès ?

RENÉ, mélancolique.

Des procès gagnés... des procès perdus...

LA MÈRE, *le regardant.*

Tu n'es pas heureux, toi non plus ?

RENÉ

J'ai revisé mes différents procès, maman.

Un petit temps.

LA MÈRE

Cela c'est mal arrangé pour toi, mon pauvre petit... Ta femme...

RENÉ

Je t'en prie.

LA MÈRE

Oh ! je n'avais pas l'intention de t'en dire de bien !

RENÉ

Je ne souhaite pas non plus que tu m'en dises de mal.

LA MÈRE

Mon petit... si tu voulais... L'avenir...

RENÉ

Maman, mangeons le pain quotidien et ne pensons pas à celui qui est sur la planche.

LA MÈRE, *soupirant.*

Ah ! ce n'est pas gai tout cela ! J'ai quitté le théâtre pour vous, mes enfants, quand vous avez grandi. Cela n'a pas servi à grand'chose. J'ai deux garçons : l'un est malade, l'autre est malheureux.

RENÉ

Pas malheureux. Je suis un homme qui fume sa pipe.

LA MÈRE

Oui... enfin... Si tu es content comme cela...

Passant à un autre ordre d'idées.

Il ne faudra pas oublier d'envoyer chercher les pigeons chez la mère Couinet... Où est ton frère ?

RENÉ

Dans sa chambre.

LA MÈRE

Qu'est-ce qu'on lui donnera à manger vendredi, à l'évêque ?

Paraît Jean en haut de l'escalier. Il a vingt-cinq ans mais porte sur le visage cet air de bonheur et d'allégresse qu'ont les enfants de douze ans en vacances quand ils se portent bien. Comme eux, il rit ou bondit sans mo-

tif. Rien en lui de fatal ou de désespéré : un enfant exubérant et heureux.

JEAN

C'est moi !

LA MÈRE

Comment te sens-tu ce matin, Jean ?

JEAN

Je me sens très bien. Comme tu as une belle robe, maman ! Qui maries-tu ?

LA MÈRE

Personne. Nous avons quelqu'un à dejeuner

JEAN

Alors, on déjeunera bien.

LA MÈRE

Tu ne manges pas bien d'habitude ?

JEAN

Je mangerai encore mieux. Qui déjeune ?

LA MÈRE

Quelqu'un qui vient te voir...

JEAN

Oh ! Il va falloir que je fabrique des lignes, parce que, s'il veut pêcher à la ligne, je n'en ai plus.

LA MÈRE

Ne te tourmente pas. Il n'en aura probablement pas besoin ; c'est un vieil ami : Mgr Lescure.

JEAN

Ah ! oui !... Qui est-ce ?

LA MÈRE

L'évêque de Blois.

JEAN

Oui. Je vois. Celui qui ressemble au manche de parapluie que t'a donné Mme Amiot.

LA MÈRE

Mais non ! Tu confonds avec le commandant.

JEAN

Je confonds avec le commandant. Il faudra que je cherche à quoi il ressemble.

LA MÈRE

Tu n'as pas vu Mgr Lescure depuis au moins dix ans.

JEAN

Ah ?

LA MÈRE

Tu ne te rappelles pas ?

JEAN

(Après réflexion.)

Non. C'est malheureux.

Il s'est assis, tranquille et souriant.

LA MÈRE

Eh ! oui, mon Jean. La mémoire est ainsi.

JEAN

Oui.

LA MÈRE

Il ne faut pas s'en étonner, tu sais.

JEAN, *calme.*

C'est tout naturel.

LA MÈRE

Il y a des noms qui vous disent quelque chose et des noms qui ne vous disent rien.

Faisant d'un clin d'œil entrer René de complicité dans l'expérience.

J'ai retrouvé l'autre jour, sur un petit agenda, des noms que j'y avais inscrits il y a quelques années; je ne vois plus les visages auxquels ils appartiennent. Te souviens-tu, toi, René : Jean Sellier ?

René, à chaque nom, fait signe qu'il ignore.

... Mme Allain ?... Lucile Marguerite ?

Avec une intention particulière.

Nelly... Nelly...

JEAN

Nelly Coislin ?

LA MÈRE

Tu connais ?... Tu as connu ?

JEAN, *très calme.*

Très bien : Nelly Coislin...

PORTER LIBRARY

LA MÈRE

Qui était-ce ?

JEAN

Une jeune fille; mais elle ne s'appelle plus ainsi.

LA MÈRE

Pourquoi ?

JEAN

Parce qu'elle est mariée.

LA MÈRE

Tu en es sûr ?

JEAN

Oui.

LA MÈRE

Tu dois confondre.

6445

JEAN

Oh ! non. Elle est mariée; je connais son mari.

LA MÈRE

Tu l'as vu ?

JEAN

Non. Mais je le vois.

Coup d'œil navré de la mère à René.

LA MÈRE, *résignée*

Tu dois avoir raison, mon petit. Allons, à tout à l'heure, mes enfants. N'oublie pas, René; ne te mets pas en retard.

JEAN, *très gai.*

A tout à l'heure, Madame !

LA MÈRE

Avant le déjeuner, il faudra que tu me portes une lettre à la poste, mon petit Jean.

JEAN

J'y vais !

LA MÈRE

Dans cinq minutes.

A René.

Je ne veux pas qu'il soit là quand ils arriveront.

A Jean qui s'est allongé sur le canape.

Tu es bien, là ?

JEAN

Très. Je suis éveillé, et je suis aussi bien que si je dormais.

La mère est sortie. Jean a sorti de sa poche une ligne. Il en éprouve avec soin la solidité. Un temps.

RENÉ

Tiens ! ton béret, que tu croyais perdu.
Il le lui tend.
Le vieux François l'a retrouvé.

JEAN

Où était-il ?

RENÉ

Au bord du ruisseau, sous un saule.

JEAN

... Sais-tu à quoi ressemble François ?

RENÉ

Non, mon petit.

JEAN

A une tulipe.

RENÉ

Ah !

JEAN

A cause de l'épanouissement qu'il porte sur sa figure.

La tulipe a quelque chose de béat et d'honnête. Oui, à une tulipe.

René rit sans conviction.

Je sais à quoi tout le monde ressemble ; je le vois du premier coup. Oh ! Jaladis, le pharmacien, je le lui ai dit hier, tu sais : " Jaladis, vous ressemblez à un hérisson ". Il a le dos du hérisson, tu comprends, et le petit œil... Il n'y a que moi que je ne puisse pas classer. Je ne sais pas à quoi je ressemble. J'ai beau me regarder dans les glaces, je ne trouve pas... Je trouverai bien !

RENÉ

Oui, ne te fatigue pas la tête.

JEAN

Cela ne me fatigue pas. René, cela m'intéresse; j'aime bien m'instruire, tu sais.

RENÉ

Reste tranquille, mon petit gars; ne pense à rien.

JEAN

Comme tu es drôle ! Pourquoi veux-tu que je ne pense à rien ? Parce que je suis fou ? Cela ne m'empêche pas de penser.

RENÉ

Tais-toi ! Veux-tu te taire! Tu n'es pas fou !

JEAN

Si, René ! Je t'assure.

RENÉ

Tu ne sais pas ce que tu dis.

JEAN

Que suis-je, alors ?

RENÉ

Tu es fatigué... tout le monde a ses moments de fatigue.

JEAN

Si tu veux. Moi, je sais : je suis fou; seulement vous ne vous en rendez pas compte...

RENÉ

Allons ! mon petit, veux-tu te taire ?

JEAN

Je ne m'en attriste pas, René. Je n'ai pas la mémoire bien nette de ce que je ressentais autrefois, mais je ne sais pas si je suis plus malheureux qu'avant... Je ne crois pas.

RENÉ

Tu n'étais pas malheureux. Tu n'as jamais été malheureux.

JEAN

Écoute, je ne peux rien affirmer; il me semble que si. Je vais te dire pourquoi. Si je voulais, je pourrais peut-être me souvenir. Eh bien, je ne cherche pas ; j'ai l'impression qu'il ne faut pas essayer — ce n'est pas la peine.

RENÉ

Essaie un peu tout de même.

JEAN

Tu veux, René ? Tu le veux absolument ?

Il cherche laborieusement avec un effort visible.

Un jour, Hervé... le grand Hervé... avait mis un pardessus beige... L'après-midi de ce jour-là, il pleuvait... et ce pauvre Perdriel n'avait pas de parapluie... Le père d'Hervé était général...

RENÉ

Et alors ?

JEAN

Oh ! que tu me fatigues, René ! J'étais si bien !

RENÉ

Oui, mon petit, ne cherche plus. Tu fabriques une ligne ?

JEAN

J'ai cassé les miennes hier. Regarde comme celle-ci

sera solide, et légère ! Tu peux tirer de toutes tes forces, elle ne cassera pas.

RENÉ,
tirant par complaisance.

Amuse-toi, mon Jean.

JEAN

Tu as beaucoup de travail, ces temps-ci, René ?

RENÉ

Comme d'habitude. Suffisamment. Je fais le plan d'un chalet qu'un monsieur veut faire bâtir à Sainte-Marie. Après cela je ferai un autre plan pour un autre monsieur... Ainsi de suite.

JEAN

Tu n'aimes pas beaucoup ton travail, René.

RENÉ

Pourquoi me dis-tu cela ? Si; je le fais sans ennui.

JEAN

Oui, mais sans joie.

RENÉ

C'est une autre affaire.

JEAN

Pourquoi ?

RENÉ

Peut-être qu'à la longue le goût du travail s'émousse.

JEAN

Oui, oui,.. je comprends très bien. Tu fais tous les jours la même chose... Tu passes ta vie à nager dans un lac, tu voudrais en sortir et tu n'en sors pas.

RENÉ

Voilà, mon petit. Tu vois très juste et tu dis comme tu vois.

JEAN

Oui, je dis comme je vois.

RENÉ, *un peu amer.*

Enfin, mon travail a cela de bon de nous faire vivre tous. Je ne lui demande pas plus... Tiens, sois gentil, taille-moi mon crayon.

Un petit temps. Avec application, Jean taille le crayon.

JEAN

Je te remercie, tu sais, de travailler pour moi.

RENÉ

Tu plaisantes. Cela me fait plaisir.

JEAN

Tu m'aimes bien ?

RENÉ

Oui, je t'aime beaucoup.

JEAN

Et je ne peux pas t'aider, c'est dommage Même les crayons, tu vois ce que j'en fais.

Il vient de casser la mine.

RENÉ

Donne-le-moi.

JEAN

Attends, je viens de casser la mine !

RENÉ

Si, si. Il est très bien comme cela.

JEAN

Tu crois ?

RENÉ

Oui. Je te remercie.

JEAN

C'est bien de pouvoir travailler, même quand on n'aime pas son travail. Ne tombe pas malade, René; c'est moi qui te le dis. — Je te parle sérieusement.

RENÉ

Mais tu as travaillé, toi aussi, beaucoup, beaucoup trop. Et tu recommenceras quand tu seras guéri ! C'est un moment à passer.

JEAN

Je ne sais pas, je n'en jurerais pas.

RENÉ

Mais si ! Tu verras.

JEAN

Tu crois !

RENÉ

Tu étais si bien parti !

JEAN

J'étais bien parti ?

RENÉ

Toutes les ambitions t'étaient permises, mon petit.

JEAN

Ah ! dis donc ! Et c'était d'autant mieux que j'étais très jeune.

RENÉ

Tu vois bien !

JEAN

Oui... Seulement, je me suis arrêté en route.

RENÉ

Momentanément.

JEAN

C'est malheureux, dis ? J'étais si bien parti ! Je ne m'en souvenais plus très bien, mais puisque tu le dis !... C'est malheureux... Oh ! oui, vraiment, c'est malheureux !...

RENÉ

Tu voulais relire tes livres. L'as-tu fait ?

JEAN

J'ai commencé, j'en lis peu à la fois. Il y a des petites choses qui m'amusent bien. Il y en a beaucoup plus que je ne comprends pas. Je ne les comprends pas parce qu'elles n'ont pas de sens.

RENÉ, *le regardant.*

Hum !

JEAN

Je t'assure.

Il prend le livre sur la table et le feuillette rapidement.

J'ai marqué au crayon rouge... Voilà. Tiens ! Lis.

RENÉ, *lisant*

« Amour trop lourd, amour pesant,
Amour tendu comme une corde
Sous le pied d'un danseur fervent,
Amour gros comme un cœur d'enfant,
Vide comme un ballon d'enfant
Amour criant miséricorde...

Il referme le livre.

JEAN, *placide*

Cela n'a pas de sens. J'ai dû être bien malade avant d'être fou. Dis !

RENÉ

Chut ! N'y pense pas.

JEAN

Non, je vais pêcher !

RENÉ

Bonne pêche.

JEAN

Oh ! tu sais, je n'en prends jamais Ils se méfient tellement, ces poissons-là ! Ils sont craintifs, et ils passent vite, comme des coups de couteau dans l'eau.

RENÉ

Tu en prenais autrefois ?

JEAN

Oui, quand je pêchais dans l'étang. Maintenant je pêche dans le ruisseau, les ombres, tu sais ?

RENÉ

Les ombres ?

JEAN

C'est leur nom : l'omble-chevalier.

RENÉ

Ah ! Oui ! Des espèces de truites.

JEAN

Plus rapides, René, plus rapides ! Je ne suis pas encore arrivé à en prendre un. Je les guette pourtant soigneusement. Mes lignes, on ne peut pas en avoir de mieux conditionnées... Mais ils passent sans s'arrêter.

RENÉ

Tu en prendras, va !

JEAN

J'ai de la patience.

Il met son béret, se lève pour partir. Accoudé à la table sur la quelle René a étalé ses plans.

Elle sera grande, leur maison ?

RENÉ

Deux étages... une dizaine de pièces.

JEAN

Dans laquelle de ces chambres-là mourra-t-on ?

RENÉ

Hum ! Hum !

JEAN

Si tu le savais, tu la soignerais particulièrement.

RENÉ

Oui, mon petit.

. . . . . .

JEAN

Tu devrais te marier, René.

RENÉ

Crois-tu ?

JEAN

Il me semble.

RENÉ

Un premier essai ne m'a pas très bien réussi...

JEAN

Elle te trompait, dis ? Elle t'a beaucoup trompé ?

RENÉ, *un peu gêné.*

Je ne sais pas exactement, mon petit.

JEAN

Bien sûr. Du moment qu'elles commencent par vous tromper, on ne peut pas espérer qu'elles vous diront après scrupuleusement la vérité. ... A ta place je me marierais, pour voir.

RENÉ

Et toi, tu ne songes pas à te marier ?

JEAN

Moi, je suis malade.

RENÉ

Quand tu ne le seras plus ?

JEAN

Je vais te dire ce qui m'arrêterait. Ou bien je n'aimerais pas ma femme et du premier coup d'œil je verrais à quoi elle ressemble, cela me gênerait. Ou bien je l'aimerais et alors je ne le verrais pas, je ne le saurais pas. Mais je passerais mon temps à me le demander. Tu comprends ?

RENÉ

Oui, mon petit, très bien.

MARIA,
une lettre à la main.

Monsieur Jean, voici la lettre pour le château. Madame demande que vous y alliez tout de suite, tout de suite.

Elle fait signe à René qu'il convient d'éloigner Jean au plus vite.

JEAN

J'y vais. A tout à l'heure, René. Je serai là pour le déjeuner !

RENÉ

Sauve-toi !

JEAN

Oui !

Exit.

LA MÈRE,

entrant en coup de vent.

Ton frère est parti ? Heureusement ! Ce sont eux, René ! Ils sont à la grille, je te disais de ne pas te mettre en retard !

RENÉ

Ils arrivent déjà ?

LA MÈRE

Ton frère va les rencontrer. Ce n'est pas de chance.

A la fenêtre.

Non ! Il sort par la porte du potager. Tant mieux!... Va, Maria.

Elle est très émue.

Les voici, René.

Un petit temps. La mère et René attendent debout tous les deux.

Entrent Mgr Lescure et Nelly Coislin. Mgr Lescure, haut et droit, a soixante ans, un front haut, largement découvert, Nelly Coislin est une très jeune fille, blonde, l'air à la fois timide et hardi.

L'ÉVÊQUE

Madame, un de mes amis nous a conduits dans son

automobile. Nous craignions que vous n'ayez envoyé au train. Bonjour, madame.

Il tend la main. Après une très courte hésitation elle baise l'anneau d'améthyste. Maria, les mains jointes sur la poitrine, s'incline. L'évêque lui tend l'anneau.

LA MÈRE

Comme il y a longtemps, Monseigneur !

L'ÉVÊQUE

Il y a quelques années, madame.

LA MÈRE

Et nous sommes de si vieux amis ! Qu'en dites-vous, Monseigneur ?

L'ÉVÊQUE

Je vous ai connue les cheveux dans le dos, madame.

LA MÈRE

Au temps de vos pantalons courts... C'était notre beau temps, Monseigneur.

L'ÉVÊQUE

Je vous remercie de m'associer à vous dans le regret que vous lui portez.

LA MÈRE

Mon fils René, Monseigneur — le bien portant.

L'Évêque

Bonjour, monsieur.

René

s'inclinant et serrant la main.

Avez-vous fait un bon voyage, Monseigneur ?

L'Évêque

Excellent...

Présentant Nelly qui était restée un peu à l'écart.

... Mademoiselle Coislin.

Nelly

Madame.

La Mère

Elle regarde la jeune fille avec curiosité, méfiance, et une sorte de sympathie complice.

Mademoiselle... j'aurais été plus heureuse de vous connaître... en d'autres circonstances... Enfin, c'est ainsi... et nous n'y changerons rien... Je tiens à vous remercier de toutes mes forces d'être venue... C'est un joli geste à vous... Nous allons tâcher de le remonter un peu, ce pauvre garçon !... Laissez-moi vous embrasser, mademoiselle... Cela nous portera peut-être chance à toutes les deux... Je vous assure qu'aujourd'hui c'est moi qui en ai le plus besoin.

Elles s'embrassent.

NELLY

Madame, j'ignorais que Jean fût malade. J'ai eu beaucoup de chagrin quand je l'ai appris. Nous étions de très bons amis.

LA MÈRE

Monseigneur a dû vous dire ce que nous espérons. Jean ne nous avait jamais parlé de vous. Nous avons su, en feuilletant un petit carnet — un petit cahier — qu'il avait eu pour vous beaucoup " d'amitié ", comme vous dites... Oui... Quelquefois, une joie qu'on leur donne fait plus pour les malades que tout le reste. Alors...

NELLY

Si je peux lui donner une joie, je la lui donnerai de tout mon cœur.

LA MÈRE

N'est-ce pas ?
... Vous avez fait un bon voyage, mademoiselle ?

NELLY

Merci, Madame.

LA MÈRE

... Nous vous avons fait préparer une jolie chambre. J'espère que vous ne la quitterez pas trop tôt.

NELLY

Est-ce que Jean est obligé de rester couché ?

LA MÈRE

Non... non... non... il est sorti pour l'instant.

NELLY

Sorti ?

LA MÈRE

Oui... Oh ! il sort... Il a même très bonne mine.

NELLY, *un peu étonnée.*

Ah ! Quelle est sa maladie ?

LA MÈRE

Monseigneur ne vous a pas prévenue ?

NELLY

Monseigneur m'a parlé d'un grand abattement.

LA MÈRE, *triste, à René.*

Faut-il le lui dire ?

RENÉ

Naturellement, maman.

NELLY

Oui, je préfère savoir.

LA MÈRE

Ce n'est pas facile à une mère, allez ! C'est bien dur à dire.

RENÉ

Il a la tête fatiguée, mademoiselle. Il ne possède plus toutes ses idées.

NELLY, *frappée.*

Oh ! vraiment !

RENÉ

Oui...

La jeune fille reste songeuse et attristée.

LA MÈRE

Oh! Il ne vous effrayera pas. Il est plus gentil que jamais Il parle même quelquefois très raisonnablement... Seulement, il a oublié presque tout ce qui s'est passé avant " sa crise ". Quelques petits souvenirs surnagent... et encore ! Il mélange un peu tout cela dans sa tête.

NELLY

Oh !

LA MÈRE

Oui, ce n'est pas gai. Nous espérons... qu'en vous voyant... le son de la voix, peut-être...

L'ÉVÊQUE

qui depuis un moment feuillette un des livres, sur la table.

Ce sont ses poèmes ?

LA MÈRE

Oui, si vous saviez comme ils sont tristes !... Les avez-vous lus, mademoiselle ?

NELLY

sans répondre directement.

Il m'avait envoyé ses livres.

LA MÈRE

Vous pouvez les lire, allez ! Il y parle plus de vous que de moi.

Nelly ne répond rien.

Pourquoi avez-vous fait tant de peine à mon fils, mademoiselle ?

NELLY

Madame, je ne crois pas lui en avoir fait tant.

LA MÈRE

Vous ne trouvez pas qu'il en valait un autre ?

NELLY

J'ai eu pour lui beaucoup d'amitié.

LA MÈRE

Naturellement ! Ce n'est pas cela qu'il vous demandait, ce pauvre garçon. Je ne vous en veux pas, mais c'est à vous que nous devons de le voir où il en est.

RENÉ

Maman.

NELLY

Je ne lui ai rien fait, madame.

L'ÉVÊQUE

Il avait dû beaucoup espérer en vous. Sans doute, il était d'âme jeune.

NELLY

Je ne peux pas le croire, je vous assure.

L'ÉVÊQUE

Il ne vous l'avait jamais dit ?

NELLY

Si... mais les mots !...

L'ÉVÊQUE

Lisez les vers que je viens de lire.

NELLY

...Les mots écrits !...

L'ÉVÊQUE

Vous êtes incrédule.

LA MÈRE

Et cela, Monseigneur, qu'il écrivait pour lui !... Cette petite page-là seulement... Regardez.

Elle tend à l'évêque un petit carnet ouvert; il parcourt la page.

L'ÉVÊQUE

Oui, il y a là beaucoup de souffrance.

Tendant le carnet à la jeune fille et soulignant du doigt des passages.

« Vide Thomas ! Vide latus... »

NELLY

Oui. Je lui ai peut-être fait un peu de peine dans les derniers temps... Je ne le voyais plus beaucoup...

LA MÈRE

Pourquoi ?

NELLY, *très franche.*

Quand je l'ai connu, j'ai eu pour lui beaucoup de... d'attachement, j'avais du plaisir à le voir. Lui aussi. Il semblait heureux, et je n'étais pas loin de l'être.

LA MÈRE

Eh bien, oui !... Il n'y avait qu'à continuer !

NELLY

Oui....

LA MÈRE

Alors ?

NELLY

Il a changé. Son amitié s'est faite si susceptible, si exigeante ! Je le blessais sans le vouloir. Plutôt il se blessait lui-même, car je n'y mettais pas de malice. Il devenait sombre, et je ne me sentais plus en paix près de lui.

L'ÉVÊQUE

La gêne était venue.

NELLY

Oui... elle grandissait de jour en jour. Il ne faisait rien pour la dissiper.

L'ÉVÊQUE

Il écrivait des vers tristes ?

NELLY

... Oui.

L'ÉVÊQUE

Cela n'avançait pas les affaires.

NELLY

... Non.

LA MÈRE

Il a toujours été compliqué, cet enfant-là !

L'ÉVÊQUE

Il y a des affections maladroites ; ce sont celles qui souffrent le mieux.

NELLY

Je ne sais pas s'il souffrait tant : quand il parlait de ses chagrins, c'était pour les railler lui-même avec une ironie qui ne désarmait pas.

L'ÉVÊQUE

Il était sans doute orgueilleux : c'est une façon de souffrir deux fois.

LA MÈRE

Et je suis sûre que son intention était de vous épouser !

NELLY

Il me l'a demandé, madame.

L'EVÊQUE

Il le lui a demandé, mais elle a eu peur.

NELLY

.....

L'ÉVÊQUE

N'est-ce pas ?

NELLY

Oui. J'ai eu peur d'avoir à porter le poids de son humeur inquiète.. J'ai eu peur... Je n'ai pas voulu...
J'ai beaucoup de chagrin de le savoir malade.

LA MÈRE

dans un grand élan affectueux et confiant

Oui, mon fils est malade. Je vous demande d'être gentille pour lui. Si, par hasard, en vous revoyant, le souvenir lui revenait avec un peu de ses anciennes idées, ne le découragez pas tout de suite !...

Mon Dieu, sans être bien coquettes, nous avons eu toutes autour de nous des jeunes gens qui nous aimaient... ou qui le croyaient. Nous n'aurions pas voulu d'eux, bien sûr. Mais, quelquefois, un mot gentil leur aurait donné un peu de répit et de patience... On dit : " Mais oui... mais oui "... On n'en fait rien... Le temps s'en charge. J'ai quelquefois regretté, en vieillissant, de n'avoir pas eu ce petit mot-là... On est dur quand on est jeune.

Vous ne trouvez pas, Monseigneur ?

L'ÉVÊQUE

Si.

Il la regarde. Silence... Personne ne trouve rien à dire. Midi sonne.

LA MÈRE

un gros soupir

Ah ! Monseigneur !...

Passant à autre chose.

Je vais vous conduire au petit salon que j'ai fait préparer pour que vous puissiez vous reposer quand vous voudrez et vous recueillir...

L'ÉVÊQUE

Vous êtes trop bonne.

LA MÈRE

Que regardez-vous, Monseigneur ?

L'ÉVÊQUE

Le portrait, là.

LA MÈRE

C'est moi.

L'ÉVÊQUE

Je sais.

LA MÈRE

C'était moi...

L'ÉVÊQUE

Oui.

LA MÈRE

Je débutais au théâtre.

L'ÉVÊQUE

Je me souviens.

LA MÈRE

Bénissez la maison, Monseigneur.

L'évêque bénit. La mère fait le signe de la croix. René s'incline. Nelly songe.

Par ici, Monseigneur... René, tiens compagnie à mademoiselle.

Exeunt la mère et l'évêque.

RENÉ

Ce qu'on vous demande là ne vous amuse pas beaucoup ?

NELLY

haussement d'épaules.

Bah !

RENÉ

Vous pouvez disposer d'un peu de temps en faveur de cet acte de charité ?

NELLY

Oh ! J'ai toute la vie.

RENÉ

J'espère que vous aurez à en faire un meilleur emploi, je veux dire, meilleur pour vous.

NELLY

On ne sait pas.

RENÉ

Nous avons voulu tenter pour Jean cette expérience.

NELLY

Oui.

RENÉ

Espérons qu'elle réussira.

NELLY

Espérons-le.

RENÉ

Vous n'avez pas confiance ?

NELLY

Pourquoi ma vue produirait-elle un tel effet sur lui ?

RENÉ

avec un peu d'hésitation.

Il vous a beaucoup aimée.

NELLY

.....

RENÉ

Vous ne le croyez pas ?

NELLY

Je suis très sceptique.

René a un léger sourire.

Dites-le ! Dites-le !

RENÉ

Quoi ?

NELLY

Ce que vous êtes sur le point de dire. Chaque fois que j'ai avoué manquer un peu de confiance, on m'a répondu que j'étais à l'âge où il est de règle d'en avoir. Dites-le, vous aussi.

RENÉ

Vous voyez, je n'ai rien dit. Je suis comme vous, très incrédule.

NELLY

Cela veut dire que vous n'êtes pas heureux ?

RENÉ

... Une habitude à prendre.

NELLY

Oui... et cela n'a pas tellement d'importance.

RENÉ

Si; à votre âge.

NELLY

Vous y venez !

RENÉ

Il serait injuste que vous ne fussiez pas heureuse.

NELLY

Ah ! vous trouvez ?

RENÉ

Oui... Dans cette maison, où vous allez peut-être ressentir la solitude un peu plus qu'ailleurs, voulez-vous me considérer comme un ami ?

NELLY

Avec plaisir, monsieur.

RENÉ

Je vous remercie.
N'ai-je pas tort de vous proposer cela ?

NELLY

Tort ?

RENÉ

Il y a parfois quelque chose d'un peu redoutable dans l'amitié.

NELLY

Pour qui ?

RENÉ

Je plaisante, mademoiselle.

. . . . . .

NELLY

Votre frère doit rentrer bientôt ?

RENÉ

Il devrait être là.

. . . . . .

Cela vous ennuie de le revoir ?

NELLY

Mais... non.

RENÉ

S'il n'était pas malade, le reverriez-vous ?

NELLY, *sans enthousiasme.*

Mais... oui.

RENÉ

Le cas échéant ?

NELLY

Oui.

RENÉ

Avouez que le revoir vous ennuie un petit peu.

NELLY

Un peu, oui...

Gênée, elle se détourne et regarde vers le jardin.

Vous avez un jardin merveilleusement fleuri.

RENÉ

C'est la saison... Nous avons de beaux dahlias.

La petite a posé, sur la table, son chapeau et ses gants.

LA MÈRE, *accourant.*

René !... Ton frère!... Il vaudrait mieux laisser mademoiselle seule... Je vous demande pardon, mademoiselle : il arrive plus tôt que je ne pensais... Vous voulez bien ? Il va arriver !

NELLY

Quand vous voudrez, madame.

LA MÈRE

Nous vous laissons... S'il pouvait la reconnaître, René !... Monte là-haut, laisse ta porte entr'ouverte si tu veux ! Vous permettez, mademoiselle ?... Moi je suis là avec Monseigneur. Je veux voir son premier mouvement...

Ah ! que je suis émue !... Monte, René... Soyez bien gentille, mademoiselle : il vous a tant aimée !... Que va-t-il dire, mon Dieu ?... Je vous demande pardon mademoiselle...

Elle disparaît, René a monté l'escalier et a disparu également Nelly attend, un peu émue. Un temps. La voix de Jean qui chantonne dans le jardin Il entre, regarde Nelly, puis, sans plus d'étonnement que n'en comporte une surprise agréable.

JEAN

Tiens ! Nelly.

NELLY

Bonjour, Jean.

Elle lui tend la main.

JEAN

Bonjour, Nelly, Vous allez bien ?

LA VOIX DE LA MÈRE, *un cri joyeux.*

Il l'a reconnue !

JEAN

sans se troubler mais très joyeux, ravi de la rencontre, animé et volubile.

Vous avez bonne mine.

NELLY

Comme il y a longtemps !...

JEAN

Vous avez trouvé facilement la maison ?

NELLY

Oui.

JEAN

Si vous m'aviez prévenu, je serais allé vous attendre à la gare.

NELLY

Je n'y ai pas songé...

JEAN

Monsieur votre mari ne vous a pas accompagnée ?

NELLY

Je ne suis pas mariée.

JEAN

Vous n'êtes pas mariée ?

NELLY

Non.

JEAN

Non, vraiment ?

NELLY

Non.

JEAN

Ah ! j'étais persuadé que vous l'étiez ! ¡

Alors, je ne sais pas pourquoi nous ne nous voyons pas plus souvent. Il n'y a pas de raison !

NELLY

Il n'y en a jamais eu.

JEAN

Eh ! bien, quand vous repartirez, j'irai vous voir à Paris, très souvent. Avec plaisir.

NELLY

Quand je repartirai ? Vous me renvoyez déjà ?

JEAN

Oh ! Non ! Je suis trop heureux de vous avoir là ! Vous êtes bien jolie, Nelly .. René avait raison, mais je croyais bien que vous étiez mariée. Je voyais même votre mari : il ressemblait à un cheval d'officier ; il ne me plaisait pas beaucoup... Je suis très content ! très !... Oui, vous me verrez souvent à Paris. Dès que je serai guéri, naturellement. Tant que je ne le serai pas, ils ne me laisseront pas partir.

NELLY, *avec précaution.*

Vous êtes malade ?

JEAN

Un peu.

NELLY

Qu'avez-vous ?

JEAN

Moi ? Je suis fou.

NELLY, *vite.*

Oh non !

JEAN

Si.
Mais je le sais. Tant d'autres le sont qui ne le savent pas !

NELLY

Oh ! vous n'êtes pas sérieux !

JEAN

Fou et sérieux à la fois, ce serait trop pour un pauvre jeune homme !... Ah ! vous me regardez ?

NELLY

Je vous regarde.

JEAN

Et que vous en semble ? Mauvaise mine ?

NELLY

Non. Au contraire. Vous semblez plus reposé qu'autrefois.

JEAN

Je suis très reposé.

NELLY

L'air plus calme... le front moins soucieux.

JEAN

Je n'ai pas de soucis. Je voudrais voir René marié, et la vieille Maria moins dévote, mais je n'ai pas de soucis.

NELLY

Je suis sûre que vous n'avez plus de ces crises de désespoir que vous aviez ?

JEAN

De désespoir ? Des crises ? J'en avais ? Oh ! non, je n'en ai pas. Je n'en ai pas d'espoir non plus. Et vous ? Vous êtes contente ?

NELLY, *vague.*

Oui...

JEAN

Vous le dites mal.

NELLY

Je m'ennuie...

JEAN

Pourquoi ?

NELLY

S'il y avait une raison, il y aurait un remède.

JEAN, *attristé.*

Petite... Petite...

NELLY

Oh ! ne vous attendrissez pas; ce n'est pas grave !

JEAN

Cela me fait de la peine.

NELLY

Vraiment ?

JEAN

Vraiment.

NELLY

Ah !

. . . . . .

JEAN

Vous n'êtes pas contente, alors ?

NELLY

Ni mécontente.

JEAN

Écoutez. Vous devriez peut-être vous marier.

NELLY

Quelle idée !

JEAN

Oui... Oui...

NELLY, *le regardant.*

Vous voulez que je me marie ?

JEAN

J'aurais un petit chagrin si vous me disiez : " Vous avez raison, je vais me marier, " parce que je penserais : " La voilà partie, je ne la verrai plus. " Mais, vous savez, il ne faut pas que cela vous arrête. Dans mon cas, on peut se passer de bien des choses.

NELLY

Jean, je ne songe pas à me marier. Je n'en ai pas envie.

JEAN

Il ne faudrait pas hésiter à me le dire !

NELLY

Mais non...

JEAN

Bien !
Cherchons ailleurs le remède, le remède à votre ennui !

NELLY

Pourquoi ?

JEAN

Si, si ! Voyons, qu'éprouvez-vous exactement ?

NELLY

J'ai l'impression d'être vieille comme le monde.

JEAN

Oui, ça, ce doit être gênant. Je ne me rends pas compte. Et puis ?

NELLY

Je ne sais pas, je ne souhaite rien.

JEAN

Pourquoi ?

NELLY

Je ne sais pas quoi souhaiter.

JEAN

Oh ! Que diriez-vous à ma place, moi à qui tout souhait est interdit ?

NELLY

Interdit ?

JEAN

un peu mélancolique.

A cause de ma maladie. J'aurais trop peur de souhaiter des choses folles et de m'en apercevoir après. Cela me ferait de la peine.

Mais vous, dites-moi ce qui vous ferait plaisir ?

NELLY

Si je le sais, un jour je vous le dirai !

JEAN

une joie d'enfant.

Ah ! voilà !... Si vous ne trouvez pas, ce sera la preuve que vous êtes malade, vous aussi.

NELLY

Quoi ?

JEAN

Il faudra vous soigner... Avez-vous de bons amis ? Des gens très dévoués ?

NELLY, *un peu triste.*

Je ne les ai pas mis à l'épreuve.

JEAN

Oui, vous n'avez pas à compter sur eux... Oh ! Nelly ! Savez-vous ce que nous allons faire ? Je vais demander qu'on nous soigne ensemble, voulez-vous ?... Le premier guéri attendra l'autre !

NELLY, *riant.*

Entendu !

JEAN

C'est promis ?

NELLY

Oui.

JEAN

Je vais faire tout mon possible... Je vais le faire pour vous remercier d'être venue.

NELLY

J'ai bien fait de venir ?

JEAN

Tout à fait ! Je pensais bien à vous. Mais comme je

n'ai pas la mémoire très solide, si je ne vous avais pas revue... je vous aurais peut-être oubliée.

Dans un mouvement d'enthousiasme joyeux.

Vous avez bien fait de venir. Je suis content ! Je veux vous embrasser !

Il l'embrasse à plusieurs reprises en riant. Elle se laisse faire de bonne grâce.

Aimez-vous la pêche à la ligne ?

NELLY

Je ne sais pas.

JEAN

Je vous emmènerai avec moi pêcher des ombres ! Attendez.

Il appelle.

Maria ! Maria !

Vous allez connaître l'évêque aussi; il ressemble à... Non, je confonds avec le commandant.

MARIA, *entrant.*

Monsieur Jean.

JEAN

Tu mettras mademoiselle à table à côté de moi, face à la fenêtre... et, l'hiver, près de la cheminée !

Maria sort sans répondre.

NELLY

L'hiver ? Mais combien de temps pensez-vous donc me garder ?

JEAN

Jusqu'à ce que vous soyez guérie, j'y tiens !... Jusqu'à ce que vous me disiez : " J'ai bien envie d'une belle chose. Je vais chercher cette belle chose-là. " Alors, je vous répondrai : " Sauvez-vous vite, Nelly, ne perdez pas de temps ! Sauvez-vous !... "

NELLY

Ce jour-là, vous serez guéri depuis longtemps ! Sans quoi, je ne vous laisserais pas.

JEAN

Oh ! Moi, je ne suis pas exigeant : je prends ce qu'on me donne et je donne ce que j'ai !...

Je vais vous montrer une belle ligne que j'ai fabriquée ce matin !

Il bondit, monte l'escalier en courant et disparaît. Nelly regarde avec un sourire attendri la porte par où il a disparu.

NELLY

Il est très gentil...

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Une semaine plus tard. Quatre heures de l'après-midi.
Un dimanche.

Au lever du rideau, Jean, très absorbé, écrit sur son genou, un album lui servant de sous-main. Entre Nelly.

NELLY

Que faites-vous là ?

JEAN
faisant disparaître son papier.

Je dessinais.

NELLY

Vous aviez l'air d'écrire.

JEAN

J'écrivais ce que représente le dessin.

NELLY

Faites voir !

JEAN

Non, il n'est pas fini

NELLY

Vous me le montrerez ?

JEAN

Peut-être.

NELLY

Pourquoi, peut-être ?

JEAN

Chut !... Écoutez les cloches du dimanche.
Avec sollicitude.
Vous vous portez bien ?

NELLY

Oui.

JEAN

Bon. Il faut avant tout que vous vous portiez bien. Je vais bien aussi. Je vais beaucoup mieux. Quand nous nous porterons bien tous les deux, vous verrez comme la vie sera simple !

NELLY

Vous croyez ?

JEAN

Je vous expliquerai, à ce moment-là, ce qui reste à faire.

NELLY

Vous êtes gentil ?

JEAN

Moi ? Oui.

Elle lui tend la main. Il lui caresse le bout des doigts.

J'aime beaucoup les mains longues...

NELLY

Vous avez de jolies mains aussi.

JEAN

Elles ne sont pas mal.

NELLY

Quelle est cette petite marque blanche ?

JEAN

Oh ! un hameçon s'était accroché dans la peau... J'avais négligé de soigner la petite plaie.

NELLY

Si j'avais été là, je vous aurais soigné.

JEAN

réellement dégoûté.

Oh ! non, je n'aime pas voir les gens en soigner d'autres...

NELLY

Pourquoi ?

JEAN

Cela me rend malade — comme de voir les gens tristes.

NELLY

Ce n'est pas leur faute.

JEAN

Je ne leur en veux pas. Mais je leur conseille de suivre un traitement : c'est maladif.

Elle rit.

Je vous assure. Vous ne vous sentez pas plus gaie que le jour de votre arrivée ?

NELLY

Si, Jean.

JEAN

Vous voyez bien ! Je vous le disais !

NELLY,

le regardant affectueusement.

Oui.

JEAN

Il faut me croire. Je vois beaucoup plus nettement qu'un autre, parce que je mène une vie très simple et que je n'ai pas de préoccupations. Les autres compliquent tout ! Moi je cherche seulement le moyen d'être

le plus heureux possible. Alors, on peut se fier a moi. N'est-ce pas ?

NELLY, *très confiante.*

Oui...

JEAN

Vous n'avez pas encore envie de vous en aller ?

NELLY

Non.

JEAN

Dès que vous en aurez envie, vous savez...

NELLY

Je n'en ai pas envie.

JEAN

Bien ! Alors, ce que je voudrais arranger pourra très bien s'arranger.

NELLY

Que voulez-vous arranger ?

JEAN

Je vous le dirai, un jour ou l'autre — eh ! bien, non. là ! d'un moment à l'autre !

... Venez-vous à la pêche avec moi ?

NELLY

Non, je suis maladroite, j'effraye vos poissons.

JEAN

Oui, vous les effrayez, mes poissons ! J'irai seul tout à l'heure. Vous ne m'en voudrez pas de vous quitter un peu ?

NELLY

Non.

Elle le regarde avec une très tendre émotion.

Cela vous amuse tant d'aller au ruisseau ?

JEAN

Depuis huit jours, depuis votre arrivée, beaucoup moins. Mais, avant elle, je n'avais guère d'autre distraction.

NELLY

Vous en avez deux maintenant : vos poissons et moi.

JEAN

Oh ! Vous êtes jalouse ? Ne le soyez pas !

Non... Seulement, de temps en temps je vais voir mes poissons par reconnaissance... Oh ! pas d'ingratitude, surtout !... Il faut retourner quelquefois aux anciens jeux qui n'amusent plus. Oh ! pas d'ingratitude !... Ce sont les cerceaux cassés, les poupées jetées par-dessus le mur qui nous vieillissent avant la date

... Alors, de temps en temps, je vais voir un peu peu mes poissons.

NELLY

Vous n'êtes pas méchant ?

JEAN

Oh ! non.

NELLY

Vous êtes bon.

JEAN

Je ne m'en suis jamais aperçu.

NELLY

Vous pourriez l'être ?

JEAN

Je n'ai pas encore essayé.

NELLY

Pour moi, seriez-vous bon ?

JEAN

un sourire grave.

Oui, parce que, vous, vous, avez envie qu'on soit bon pour vous.

NELLY, *un peu rétive.*

Oh ! croyez-vous ?

JEAN

J'en suis sûr. Envie et besoin.

NELLY

Je n'ai besoin de rien.

JEAN

Si, si ! Vous êtes une petite. Vous ne vous en rendez pas compte, mais je le sais.

NELLY

J'ai plus d'énergie que vous ne pensez.

JEAN

Mais moins que vous ne dites !

Vous êtes audacieuse à la façon d'un enfant qui veut sauter le ruisseau tout seul : " Pas la main ! pas la main ! " Il ne veut pas donner la main !... Vous êtes fière, vous ne voulez pas avoir l'air d'hésiter. Mais vous seriez contente qu'au moment de sauter quelqu'un fût là, pour vous soutenir par derrière.

NELLY

Il y a un peu de cela.

JEAN

Il n'y a que cela. Vous êtes hardie et peureuse.

NELLY

Peut-être...

JEAN

Mais oui.

NELLY

Vous me comprenez si bien, ici !

JEAN

Ici ? Pourquoi ici ?

NELLY

Autrefois vous étiez moins clairvoyant.

JEAN

Vraiment ?... Je ne me souviens pas.

NELLY

On eût dit que vous faisiez exprès.

JEAN

Que c'est curieux !... Racontez.

NELLY

Vous ne me compreniez pas ; c'est tout. Ou plutôt, en dépit de ma bonne volonté, vous me compreniez tout de travers.

JEAN

Cela m'amusait ?

NELLY

Non, vous m'en vouliez.

JEAN

Je ne faisais rien pour que nous nous comprissions mieux ?

NELLY

Vous me posiez des questions.

JEAN

Et alors ?

NELLY

J'y répondais, et vous vous mépreniez encore.

JEAN

Oh! Cela doit tenir à ce que je m'en tenais aux paroles !... Je prenais les mots " au mot ". Maintenant non.

NELLY

Vous me posez encore des questions.

JEAN

Oui !... Mais la réponse n'est pas dans les mots. Elle est... dans un clin d'œil... dans un mouvement de la lèvre... un geste de la main... une façon de jouer avec les plis de votre robe, ou les cerises de votre ceinture... Les mots ! c'est une contenance qu'on se donne...

Elle le regarde.

Vous m'avez répondu depuis longtemps. Vous avez répondu à des questions que je ne vous ai jamais posées.

NELLY

C'est tellement drôle que vous me connaissiez mieux maintenant !

JEAN

Je vous connais mieux, parce que je ne fais pas attention à ce que vous dites

NELLY

Oui...?

JEAN

Je vous connais bien...

Il la regarde.

Une seule chose m'étonne.

NELLY

Laquelle ?

JEAN

Je ne peux pas définir votre ressemblance. A quoi ressemblez-vous ? A qui ?... D'habitude, pourtant, du premier coup d'œil...

Il la regarde, cherche.

Nous sommes les deux seuls qui ne ressemblent à rien !

Il lui tend les mains. Elle lui donne les siennes.

Voici les vêpres qui finissent.

NELLY

Oui...

JEAN

Quel joli dimanche !... Je suis content ! Et vous ?

NELLY

Moi aussi.

JEAN

Un pas dans le jardin.

A tout à l'heure !

NELLY

Je vais lire en vous attendant.

Elle lui montre un livre : un de " ses livres ".

JEAN

arrêté brusquement.

Mon livre ?... Non ! Il ne faut pas le lire !... Non !

Il l'arrache presque brutalement des mains de la jeune fille.

NELLY

Laissez-le-moi.

JEAN

Non ! Il ne signifie rien ! J'étais malade en ce temps-là. Je ne veux plus le voir !

Il le déchire.

Voilà !... Vous lirez autre chose.

NELLY

Vous avez déchiré votre livre ?

JEAN

Oui...

Il sourit avec mystère.

J'en écrirai peut-être un autre.

NELLY

Oui ?

JEAN

Ah ! je ne promets rien !

NELLY, *joyeuse.*

Si ! Vous y pensez ! Vous avez commencé ?

Il sourit en homme qui ne veut pas en dire plus long.

Vous écriviez tout à l'heure !...

JEAN

Chut !

NELLY

Quand me montrerez-vous ?

JEAN

Nous verrons... nous verrons !... A tout à l'heure.

NELLY

Ne tardez pas.

JEAN

Je vous promets.

Elle lui sourit tendrement.

Je crois que tout va s'arranger très bien Avez-vous confiance en moi ?

NELLY

le regardant, très sincère, un peu grave.

Oui.

JEAN

A tout à l'heure... Je vais essayer de prendre une ombre.

Au moment où il va sortir, paraît René.

RENÉ

Tu t'en vas, toi ?

JEAN

en contemplation devant lui.

Que mon frère est beau ! Que mon frère s'est acheté une belle cravate !... Depuis quelque temps, mon frère est encore plus beau le dimanche que les autres jours !

RENÉ

Tu m'ennuies !

JEAN

Cela te va très bien d'être bien habillé !... Au revoir

Un saut : il est dehors. On entend encore son rire dans le jardin.

RENÉ

Quel enfant !

NELLY

Il est si...

RENÉ

Si quoi ?

NELLY

Si gentil

RENÉ

Naturellement. Pauvre petit !
Que c'est long un dimanche, n'est-ce pas ?

NELLY

Tous les dimanches ne se ressemblent pas.

RENÉ

J'ai toujours connu des dimanches qui n'en finissaient pas. Le jour du Seigneur est un jour vide pour les créatures.

Elle sourit poliment.

NELLY

Il y a des gens qui s'amusent le dimanche.

RENÉ

Oui... les vieux messieurs qui écoutent les musiques militaires dans les jardins publics.

NELLY, *riant.*

Vous exagérez !

RENÉ

Les enfants aussi, quelquefois — certains enfants — beaucoup d'enfants.

Elle rit.

Peut-être aussi quelques braves gens dans leur âge mûr. Pourquoi pas ?

NELLY

Oui, pourquoi pas ?

RENÉ

Après tout, les jours sont vides quand on n'a pas de quoi les remplir.

NELLY

Voilà.

RENÉ

Je n'ai que mon travail; le jour où je ne travaille pas..

Un temps

NELLY

Vous n'êtes pas gai.

RENÉ

Je ne demanderais qu'à l'être davantage... De quoi remplir la vie ! — Vous verrez.

NELLY

Madame votre mère le disait tout à l'heure encore : si vous le voulez, vous avez un très bel avenir devant vous.

Il hausse les épaules.

Ce n'est pas vrai ?

RENÉ

Ce le fut. Il y a quelques années, quand j'avais un but, j'ai eu de louables ambitions. Un temps vient très vite où nos anciennes ambitions s'en vont rejoindre les vêtements usés... Évidemment, à cette époque-là, je pouvais prétendre à un bel avenir. Maintenant...

NELLY

C'est trop tard ?

RENÉ

Vous allez un peu vite.

NELLY, *s'excusant.*

Oh ! je ne voulais pas...

RENÉ

Je sais.

Se montant peu à peu, avec une force qu'il voudrait persuasive.

Il n'est pas trop tard. En donnant un coup de collier, je pourrais rattraper le temps perdu, je pourrais encore... évidemment.. devenir un architecte... un peu connu... je le crois.

NELLY, *sans enthousiasme.*

Eh bien... oui...

RENÉ

Mais je ne ferai jamais cet effort pour moi seul.

NELLY

...

RENÉ

Avoir quelqu'un dans sa vie !... Vous verrez.

NELLY, *sur la défensive.*

Évidemment.

RENÉ

On peut trouver ce quelqu'un ?

NELLY

Oui.

RENÉ

Mais trouver est une chose; tenir... ou retenir en est une autre... Vous verrez !

NELLY

Je verrai.

Un temps.

RENÉ

Vous êtes jeune. Cela m'effraye un peu de vous voir si jeune.

NELLY

Cela vous effraye ?

RENÉ

Pour vous. Que vous arrivera-t-il ?

NELLY

Qui vivra verra.

.....

RENÉ

Puis-je être indiscret ?

NELLY

Si vous ne l'êtes pas trop.

RENÉ

Vous ne manquez pas de confiance en moi ?

NELLY, *polie.*

Mais... non...

RENÉ

un peu lourdement.

Vous n'avez pas d'affection particulière ?

NELLY

Particulière ?

RENÉ

Il n'est pas de jeune homme — ou d'homme — auquel vous pensiez ?

NELLY

Non.

RENÉ

Cela pourrait se faire...

Avec effort et aussi peu de bonheur que possible.

Vous ne songez pas au mariage ?

NELLY, *qui sent venir les choses.*

Quel mariage ?

RENÉ

Au mariage... à vous marier.

NELLY

Je n'y songe pas du tout.

RENÉ

... Vous seriez une femme charmante.

Elle rit un peu gênée. Lui même se tait.

NELLY

pour changer le tour de la conversation.

Et votre frère qui s'obstine à regarder passer les poissons !

RENÉ

Mon frère ne connaît pas son bonheur.

NELLY

Quel bonheur ?

RENÉ

Celui qui consiste à ne pas se rendre compte.

NELLY, *vivement.*

Vous êtes injuste pour lui !

RENÉ, *brusque.*

Moi ? Personne ne l'aime plus que moi !

NELLY

Ah !

RENÉ

plus calme, avec un peu d'ironie.

Vous prenez sa défense sans qu'on l'attaque.

Nelly détourne les yeux.

Étiez-vous si juste pour lui autrefois ? Il vous vient des remords ?

NELLY, *relevant la tête.*

Non.

RENÉ

Alors ?

NELLY

Je l'aime bien.

RENÉ

Vous avez raison.

Un temps. Nelly se lève et fait deux pas vers l'escalier :

...Qu'allez-vous faire, ce long dimanche ?

NELLY

J'ai une lettre à écrire

RENÉ

Vous ne voulez pas que nous allions un peu sur la route ?

NELLY

Je dois écrire.

RENÉ

Bien...

Il fait deux pas dans la pièce.

Ah ! je vais travailler un peu.

NELLY

Sans courage ?

RENÉ

Si... non... Bah !...

Il la regarde.

Il me semble que j'avais quelque chose à vous dire...

NELLY

qui s'éloignait, se retournant, indifférente.

Oui ?

RENÉ

Je ne sais plus... je vous dirai.

NELLY

Bien.

RENÉ

Oui... je vous dirai. A tout à l'heure, mademoiselle.

NELLY

A tout à l'heure, monsieur.

Il reste seul.

Un temps. Paraissent la mère et l'Évêque.

LA MÈRE

Tu aurais dû venir au salut, René. Monseigneur a fait le sermon. Et le curé a été charmant pour moi.

RENÉ

Je mettais des papiers en ordre. Monseigneur ne m'en voudra pas.

LA MÈRE

J'y retournerai, moi qui ne sais que faire le dimanche. Où est ton frère ?

RENÉ

Dans la prairie, il pêche.

LA MÈRE

Et Mlle Coislin ?

RENÉ

Dans sa chambre.

LA MÈRE

Monseigneur dînera avec nous ce soir, je le retiens de force.

RENÉ

Ah ?... Vous permettez, Monseigneur ?

L'ÉVÊQUE

Je vous en prie.

René se dirige vers l'escalier.

LA MÈRE

Tu n'as pas l'air content ?

RENÉ

Si... J'ai un peu mal à la tête.

LA MÈRE

Mon pauvre petit !...

Il est sorti.

Je ne sais pas ce qu'il a... Enfin !

Elle avance un fauteuil à l'Évêque et s'assied près de lui.

Je suis tout à fait contente que le curé nous ait vus partir ensemble.

L'ÉVÊQUE

Vraiment ?

LA MÈRE

Oui... Me voici relevée à ses yeux et dans l'opinion de tout le pays. Oh ! nous n'avions pas de mauvais rapports avec le curé. C'est un brave homme. Mais je crois sa Foi un peu aveugle.

L'Évêque

Elle n'en est pas moins solide.

La Mère

Je suis très contente... Je n'osais pas aller à l'église et elle me manquait quelquefois. On tient cela de l'enfance ; j'ai été à l'école chez les sœurs; mes parents étaient très religieux; les vôtres aussi, naturellement ?

L'Évêque

Ma mère avait été élevée au couvent. Mais mon père était un rouge libre-penseur et, une fois mariée, ma mère, pour ne pas contrarier son mari, en oubliait de penser à Dieu.

La Mère

Quand j'ai commencé à chanter, mon pauvre père a vu tout perdu. Il ne me l'a jamais pardonné dans le fond de son cœur.

L'Évêque

Consolez-vous, madame. Le mien également a trouvé que j'avais mal tourné. Voilà deux pères qui n'ont pas été fiers de leurs enfants.

La Mère

Les pauvres gens ! Nous avons l'âge qu'ils avaient — un peu plus.

L'ÉVÊQUE

J'y pensais.

Nelly sort de sa chambre.

Bonjour, mademoiselle Nelly !

NELLY

Bonjour, Monseigneur. Je vais porter une lettre à la poste.

LA MÈRE

Mais, ma petite amie, Maria pourrait vous la porter.

NELLY

Non, j'irai chercher Jean en passant.

LA MÈRE

Oui, faites-lui plaisir.

Nelly sourit, s'éloigne, légère.

Elle est charmante, cette petite !

L'ÉVÊQUE

Charmante, oui.

LA MÈRE

Ils auraient fait un couple délicieux. Rien de tout cela ne serait arrivé. Evidemment, cette jeune fille n'avait rien compris à mon fils.

L'ÉVÊQUE

Ne lui en veuillez pas, madame : ce sont des malentendus très communs.

LA MÈRE

Oui. Oh ! je sais bien ! Que de maladresses on commet dans sa jeunesse et comme on les paye par la suite !... Tout mon malheur est venu de mon mariage. Je ne crois pas qu'on puisse se marier plus bêtement que je l'ai fait. Pourquoi ai-je épousé ce pauvre Georges ? Pourquoi ? Je me le demanderai toujours... Vous me regardez ?

L'ÉVÊQUE

Je pense au temps où vous étiez jeune.

LA MÈRE

Mais oui !... C'est loin !... Vous en semblez tout attristé, Monseigneur Prenez votre parti, j'ai pris le mien.

L'ÉVÊQUE

Dire que cela m'a peut-être été plus malaisé qu'à vous !

LA MÈRE

De vieillir ?

L'ÉVÊQUE

De vous voir vieillir...

LA MÈRE

Que c'est drôle ! Et pour votre compte vous avez vieilli sans peine ?

L'ÉVÊQUE

Avec joie.

PRINCETON LIBRARY

LA MÈRE

Moi, j'ai eu du mal à m'y résoudre.

L'ÉVÊQUE

Moi, je l'ai souhaité de tout mon cœur.

LA MÈRE

Oui, mais vous, Monseigneur, vous voyez les choses de plus haut ! Vous vivez près de Dieu.

L'ÉVÊQUE

Près et loin, madame.

LA MÈRE

Loin ?

L'ÉVÊQUE

Lui et moi sommes face à face, moi dans le respect de Son Saint Nom, mais je ne suis pas sûr de l'entendre comme Il voudrait être entendu.

LA MÈRE

Quand on a la Foi.. Quand on a la Foi...

L'ÉVÊQUE, *lentement.*

Il faudrait naître avec Elle. Celle qu'on se forge pour soi-même porte le caractère de toutes les besognes humaines : elle est pleine d'imperfections.

LA MÈRE

Vous n'avez pas la Foi ?

L'ÉVÊQUE

Si J'en ai une que je me suis faite. Je ne sais pas très bien ce qu'elle vaut.

LA MÈRE

Que c'est curieux !

L'ÉVÊQUE

N'est-ce pas ?

LA MÈRE

Et vous voilà devenu évêque.

L'ÉVÊQUE

Oui.

LA MÈRE

Vous m'étonnez bien, Monseigneur ! Ah ! oui, réellement.

L'ÉVÊQUE

Je vous vois là, entre vos grands fils. Vous tricotez des bonnets de laine pour les enfants de l'asile. Vous allez me quitter tout à l'heure pour surveiller votre bonne qui mettra la table... Je m'étonne un peu aussi.

LA MÈRE

Pourquoi êtes-vous entré dans les ordres, si vous n'étiez pas " appelé " ?

L'ÉVÊQUE

Hum ! hum!...

LA MÈRE

C'est un secret ?

L'ÉVÊQUE

Ce serait une histoire à raconter.

LA MÈRE

Racontez-la-moi donc ! Je vous fais bien le récit de mes malheurs et de mes pauvres ennuis. A nos âges, on peut raconter sa vie sans l'embellir.

L'ÉVÊQUE

Vous n'êtes plus moqueuse ?

LA MÈRE

Moqueuse ?

L'ÉVÊQUE

Vous l'étiez un peu jadis.

LA MÈRE

Un petit geste qui dit : " C'est si loin ! "

Vous pouvez parler..

L'ÉVÊQUE

Vous souvenez-vous de moi quand j'étais jeune homme ?

LA MÈRE

Oui.

L'Évêque

Comment étais-je ?

La Mère, *un peu étonnée.*

Charmant. Vous étiez un jeune homme charmant, comme vous aviez été un petit garçon bien élevé, très.. Je me rappelle, vous aviez tous les prix de votre classe.

L'Évêque

Un petit garçon sage ?

La Mère

Vous ne faisiez pas beaucoup de bruit.

L'Évêque

Non.

La Mère

Vous jouiez gravement à des jeux discrets.

L'Évêque

Et, jeune homme ?

La Mère, *riant.*

Je ne sais pas ce que vous faisiez; je suis sûre que vous le faisiez encore avec gravité et discrétion.

L'Évêque

Oui.

La Mère

Moi qui étais si turbulente !

L'ÉVÊQUE

Cela vous était permis. On avait plaisir à vous voir.

LA MÈRE

J'avais bon cœur.

L'ÉVÊQUE

Vous étiez très affectueuse.

LA MÈRE, *distraite.*

Oui, je vous aimais bien.

L'ÉVÊQUE

Je ne parle pas de l'affection que vous me montriez.

LA MÈRE

Non ? Pourquoi ?

L'ÉVÊQUE

Parce que vous ne m'en montriez pas. Vous m'oubliiez. J'étais trop sage.

LA MÈRE

Est-ce un reproche ?

L'ÉVÊQUE

C'est le commencement de mon histoire. Je remonte aux sources.

Elle le regarde.

Vous comprenez ?

Elle le regarde encore, puis, absolument étonnée :

LA MÈRE

Non ?

L'ÉVÊQUE

Si, madame; jeune homme je vous ai aimée jeune fille.

LA MÈRE

Mon Dieu... c'est pourtant vrai, vous me l'aviez dit !

L'ÉVÊQUE

Vous l'aviez oublié ?

LA MÈRE

Complètement.

L'ÉVÊQUE

Je me suis souvenu plus longtemps que vous.

LA MÈRE

Sans doute il ne m'était pas venu à l'idée une seule minute que vous parliez sérieusement.

L'ÉVÊQUE

Pourtant, ce jour-là, je ne devais guère avoir la tête d'un qui plaisante.

LA MÈRE

très simplement :

Je n'avais pas dû vous regarder.

L'ÉVÊQUE

Aïe !

LA MÈRE

Quoi ?

L'ÉVÊQUE

Rien.

LA MÈRE

Mon pauvre ami, j'étais si jeune !

L'ÉVÊQUE

Je l'étais aussi.

LA MÈRE

Oui ; mais, vous !... vous avez toujours été intelligent.

L'ÉVÊQUE

Ne m'accablez pas.

LA MÈRE

Moi, j'aimais trop la vie ; je n'étais pas capable d'aimer quelqu'un Dans mes rêves, il n'y avait de place que pour moi. Et puis, c'était l'époque où je commençais à chanter.

L'ÉVÊQUE

Oui... oui... La dernière fois que je vous ai vue jeune fille, vous veniez de débuter dans votre premier théâtre. J'étais dans la salle. A l'entr'acte, je suis monté vous voir.

LA MÈRE

Vraiment ?

L'ÉVÊQUE

Je vous excuse de ne pas vous souvenir : ce jour-là, vous ne m'avez pas vu.

LA MÈRE

Vous vous cachiez ?

L'ÉVÊQUE

Non; j'étais debout au milieu de la pièce. Des camarades vous entouraient. Je gênais tout le monde, je tenais toute la place et j'étais le seul invisible.

LA MÈRE

Que c'est drôle !

L'ÉVÊQUE

Aujourd'hui. J'essayais de sourire bêtement. Je m'étais habillé avec soin deux heures à l'avance. Un de vos amis me regardait avec malice. J'étais gêné comme un paysan et vous ne veniez pas à mon secours.

LA MÈRE

Vraiment ?

L'ÉVÊQUE

Non. Vous m'avez dit : " A bientôt ", en me tendant une main légère. Mais je venais de prendre la résolution de ne plus revenir. Il restait un acte à entendre. Je suis redescendu dans la salle, vous êtes remontée sur la scène, et, de ma place, je vous ai regardée partir.

LA MÈRE

Et, dans le fond de mon cœur, je restais si crédule, j'étais si peu partie !...

L'ÉVÊQUE

Comme beaucoup de jeunes gens intelligents, je m'en tenais à l'apparence.

LA MÈRE

Mon Dieu ! Qu'on connaît mal les cœurs !

L'ÉVÊQUE

Ils ne font pas grand'chose pour être mieux connus.

LA MÈRE

Mais pourquoi êtes-vous entré dans les ordres ?

L'ÉVÊQUE

Si j'avais eu de la voix, j'aurais essayé de devenir un grand ténor, et de vous dépasser un jour dans votre propre métier. Je n'avais pas de voix.

LA MÈRE

Comment ?

L'ÉVÊQUE

En d'autres temps, j'aurais tenté de devenir un capitaine ou un marin riche en renommée. Les temps ne permettaient pas, et je n'avais pas l'âme militaire.

LA MÈRE

Que me dites-vous ?

L'ÉVÊQUE

Je suis entré dans les ordres pour vous étonner et vous dominer un jour.

LA MÈRE

Pour me dominer ?... Que m'avouez-vous là, Monseigneur ?...

L'ÉVÊQUE

C'était une pensée d'orgueil. Vous allez voir comment j'en ai été puni. J'ai passé des années de jeunesse à escompter la minute de confrontation, à me la représenter à l'avance.

LA MÈRE

Qu'en attendiez-vous ?

L'ÉVÊQUE

J'attendais que vous me trouviez beau — et grandi — plus haut que vous. Je vous aurais fait un petit signe amical. C'eût été un peu mélancolique, car un prêtre est retranché du monde. Mais j'aurais eu l'impression que ma jeunesse était payée.

LA MÈRE

Monseigneur... Monseigneur...

L'Évêque

Madame, rien n'a été payé. Très vite j'ai monté : je fus certainement le plus jeune évêque de France. Quelques années, et vous vous seriez inclinée devant ma cape rouge de prince d'Église... Mais je vous ai revue trop tôt.

La Mère

Quand cela ?

L'Évêque

Au mariage d'un de vos parents ; vous souvenez-vous ?

La Mère

Oui. Pourquoi, trop tôt ?

L'Évêque

Madame, j'avais rêvé ce jour mélancolique et doux pour moi, où je vous apparaîtrais après des années dans mon glorieux isolement. Je savais que je serais depuis longtemps sur mon déclin. Mais à ce jour, où je vous donnais rendez-vous, je vous voyais avec votre visage de jeunesse. En matière de rêve, on ne pense pas à tout.

La Mère

Alors ?

L'Évêque

Je vous ai revue avant la date... Madame, vous aviez un peu changé... vous aviez un peu vieilli. C'était normal... Depuis cette rencontre, je n'ai plus d'ambition.

Un long silence.

LA MÈRE

...On m'a dit que vous étiez un excellent évêque. Un jour, dans un train, deux vieilles dames parlaient de votre bonté, de votre simplicité...

L'ÉVÊQUE

L'évêché a fait l'évêque.

LA MÈRE

Vous n'avez pas gardé d'amertume ?

L'ÉVÊQUE

Nous brûlons peu à peu bien des choses avec l'encens, à chaque salut.

LA MÈRE

Votre vie n'est pas trop vide ?

L'ÉVÊQUE

Vide ? Non, madame. Je me suis pris à aimer ma cathédrale qui est bien belle, à respecter ma tâche journalière et le pain quotidien des autres. J'ai parfois transmis à autrui cette foi pleine et entière qui ne m'a pas été donnée. J'ai cherché Dieu, j'y ai gagné de penser moins à moi-même, ce qui est un peu L'approcher.

LA MÈRE, *doucement.*

Monseigneur...

L'ÉVÊQUE

Ce n'est qu'une histoire, madame. Je vous l'ai racontée pour vous faire toucher la vanité de certaines ambitions de jeunesse qui ne partent pas d'une vilaine âme, mais où entre encore trop d'orgueil.

LA MÈRE

Mon pauvre ami.

Elle a un mouvement affectueux et va lui prendre la main. Mais, devançant le geste, il lui tend son anneau. On entend des voix dans le jardin.

LA MÈRE

J'entends la jeunesse.

L'ÉVÊQUE

Oui...

LA MÈRE

Je vais surveiller un peu Maria. Venez dans le salon, vous serez mieux.

L'ÉVÊQUE

Comme vous voudrez.

Ils sortent. Des rires. On devine dans le jardin la course de deux jeunes gens qui se poursuivent. Entrent dans un élan Nelly et Jean.

JEAN

Voici les beaux enfants !... Ah ! Personne !...

NELLY

J'avais cru apercevoir...

JEAN

Vous aviez mal aperçu.

NELLY

Vous m'avez fait courir !

JEAN

J'ai couru aussi.

NELLY

Oui, mais vous !

JEAN

Allons, vous êtes légère comme une petite bête poursuivie !

NELLY

faisant mine de se laisser glisser à terre.

Je n'en puis plus...

JEAN

la soutenant dans ses bras.

Une petite bête rejointe.

Il l'embrasse. Elle s'abandonne.

NELLY

Jean !

JEAN

Vous ai-je fâchée ?

NELLY

Je croyais qu'on entrait.

JEAN

Non, ils nous laissent seuls...

NELLY

Oui.

JEAN

Ils ont raison : à nous deux, nous sommes assez.

Il l'embrasse encore.

NELLY, *mollement.*

Jean...

JEAN

Je vous embrasse parce que vous êtes jolie... Oui, ma petite amie est jolie !...

Très doux, avec une figure heureuse.

Oh ! vous avez bonne mine; la course vous a fait du bien.

L'un en face de l'autre, ils se regardent en souriant.

Nelly...

NELLY

Oui ?

JEAN

Écoutez et répondez franchement. Avez-vous passé une bonne journée ?

NELLY

Oui.

JEAN

Il ne vous a rien manqué aujourd'hui ?

NELLY

Non.

JEAN

Recommenceriez-vous cette journée, s'il vous était offert de la recommencer ?

NELLY

Je la recommencerais.

JEAN

Depuis son matin ?

NELLY

Oui.

JEAN

Telle quelle ? Comme vous l'avez passée ? En ma seule compagnie ?

NELLY

Je suis venue ici pour vous.

JEAN

Sans en retrancher les deux baisers que je viens de prendre à la belle jeune fille ?

Elle ne répond pas, mais se rapproche un peu plus de lui.

Bien ! Vous la recommenceriez !

NELLY

Oui.

JEAN

Alors, il faut rester ici.

NELLY

Mais oui ! J'y resterai un temps.

JEAN

Plus longtemps !

NELLY

Ce serait difficile.

JEAN

Pourquoi ?

NELLY

Je ne suis même pas votre lointaine petite cousine.

JEAN, *illuminé.*

J'y ai songé.

NELLY

Et alors ?

JEAN

Pourquoi ne nous marierions-nous pas ? Nelly, j'aimerais me marier avec vous.

NELLY

Vous êtes fou !

JEAN, *calme.*

Oui, mais ça, ce n'est plus qu'une question de temps.

NELLY, *le regardant.*

Nous marier ?

JEAN

Dites oui ! Cela ferait plaisir à tout le monde. Ma pauvre mère serait si contente d'aller à un mariage !... Elle n'a pas beaucoup de distractions.

NELLY

Vous vous moquez !

JEAN

Je vous jure que non. Qu'en dites-vous ? Qu'en pensez-vous ?... Répondez sans hésiter. Moi j'ai l'impression que c'est une bonne idée et une bonne affaire pour vous. ...Si elle ne vous séduit pas, dites-le. Nous chercherons autre chose.

NELLY, *très troublée.*

Jean.

JEAN

Vous pouvez faire un meilleur mariage. Vous pouvez

en faire un pire. Moi, je vous conseille de m'épouser, parce que vous ne rencontrerez jamais personne de plus disposé à être heureux.

NELLY

Je voudrais bien être heureuse aussi... je ne l'ai jamais été beaucoup.

JEAN

Et bien ! Alors ! N'hésitez pas.

Lui tendant une main franche.

Nous nous marions ?

NELLY, *elle sourit.*

Il faut donc toujours vous céder ?

JEAN

C'est le plus raisonnable. Vous acceptez ?

NELLY

Oui.

JEAN

Je suis content ! Je vais être très heureux !... Nelly, nous nous entendrons admirablement !... Le mariage dès que je serai guéri !

NELLY

Dès que vous serez guéri.

JEAN

D'ici là, vous vivrez dans ma maison comme nous y vivons maintenant. Une fois mariés, nous irons dans la nôtre !...

NELLY

Une fois mariés... oui...

JEAN

Je suis content, Nelly...

NELLY

Oui ?

JEAN

la regardant et tirant un papier de sa poche.

J'avais prévu que vous accepteriez. J'en étais tellement certain que j'ai écrit des vers pour vous.

NELLY

Des vers !

JEAN

Oui, tenez. Lisez-les.

NELLY

Jean, vous avez pu écrire des vers ?

JEAN

Oui. Je les ai beaucoup travaillés ; j'ai des brouillons dans

toutes mes poches... Je crois que vous les aimerez. Ils sont beaux... Vous savez que je n'ai pas d'orgueil, mais personne n'aurait pu les écrire, car personne ne connaît assez bien son cœur et, d'une manière générale, on parle de soi à tort et à travers !... Lisez-les.

NELLY

un peu intimidée.

Oui.

Elle lit.

« Je vois une maison,
Je vois un vert gazon,
Je vois ta robe blanche
Et des fleurs dans les branches.
Je te vois avec moi,
Je me vois avec toi
...J'ai pris l'ombre entre mes doigts. »

JEAN

Hein ?... Vous les aimez ?

NELLY

Je les garderai.

JEAN

Oh ! je me sens capable d'en écrire d'autres comme ceux-là ! Maintenant ! Avec vous !... "Je vois une maison..." C'est la nôtre, Nelly !... Nelly... quelle jolie jeune fille vous êtes... Vous êtes ma fiancée, Nelly.

NELLY

Oui, Jean.

Il lui a pris le bras. Ils se serrent l'un contre l'autre, et ils regardent droit devant eux, comme s'ils se voyaient dans une glace.

JEAN

Les voilà, tous les deux !... Il est un peu plus grand qu'elle, mais elle est beaucoup plus jolie... Ils n'ont pas l'air méchant...

NELLY

Ils ne sont pas méchants.

JEAN

Elle s'appuie un peu contre lui...

NELLY

Parce qu'il est le plus fort.

JEAN

Ils ne tiennent pas beaucoup de place à eux deux...

NELLY

elle se blottit contre lui.

Ils en tiennent encore moins maintenant...

JEAN

Ils n'auront pas besoin d'une grande maison. Dites, Nelly ?... Dites ?... Demain, ils s'en iront chez eux.

Elle fait signe que oui de la tête. Il dit avec une expression qui transfigure les mots :

« Je vois une maison,
Je vois un vert gazon,
Je vois ta robe blanche
Et des fleurs dans les branches.
Je te vois avec moi,
Je me vois avec toi.
...J'ai pris l'ombre entre mes doigts. »

NELLY, *très émue.*

Mon pauvre Jean.

JEAN

Pauvre ? Pourquoi ? Heureux ! heureux ! heureux ! Et vous, heureuse aussi ?

NELLY

Oui.

JEAN

Je savais bien ! Ceux qui sont mécontents de la vie n'ont qu'à venir me demander conseil !... Je suis content ! Oh ! Je suis bien content que nos affaires soient arrangées !

NELLY, *timidement.*

Jean, vous parlez de notre mariage, mais, il faut bien que je vous demande, puisque, " cela ", vous ne me le dites pas... Vous m'aimez ?

JEAN, *petite exclamation.*

...Oh !

NELLY

Quoi ?

JEAN

Oh ! j'avais cru, tout d'un coup, découvrir à qui vous ressemblez !... Non. C'est une idée. Elle a traversé ma tête comme une flèche... Non, je ne vois plus.

NELLY

Voulez-vous donc absolument que je ressemble à quelqu'un ?

JEAN

Non, non... Je vous aime comme vous êtes.

NELLY

Vous m'aimez ?

JEAN

Naturellement, je vous aime.

Elle le regarde, puis d'elle-même se jette dans ses bras et l'embrasse longuement. Paraît René. La petite se redresse brusquement.

RENÉ, *malgré lui.*

Voilà un jeu cruel !

JEAN

Que dis-tu, René ?

RENÉ, ***se reprenant.***

Rien, mon petit.

JEAN, *joyeux.*

René !

RENÉ

Quoi ?

JEAN

Ma fiancée ! Nous nous marions tous les deux, tu sais !

RENÉ

Ah ?

JEAN

Bientôt !

RENÉ, *avec effort.*

Très bien, mon petit. Je te fais mes compliments.

JEAN

... Je vais annoncer la nouvelle à cette pauvre mère !... A Monseigneur aussi !... Oh ! Nelly, j'y pense : il pourrait nous marier ; il le ferait avec plaisir : c'est un bon ami de la famille... Je reviens !

NELLY

Revenez.

JEAN, *à René.*

Elle est jolie, dis ? Je lui ai écrit des vers ; elle te les fera lire.

RENÉ

qui a ramassé à terre une page du livre déchiré.

Et ceux-là, qui traînent par terre, qu'en fais-tu ? Tu déchires tes livres, maintenant ?

JEAN

jetant un coup d'œil sur la page, en s'en allant.

Ça ?... Ça ne veut rien dire.

Exit... Un long temps.

RENÉ

Je vous remercie pour lui.

NELLY

Oh !

RENÉ

C'est très joli à vous d'entrer de si bonne grâce dans le jeu.

NELLY

Cela ne m'ennuie pas.

RENÉ

... Car enfin il n'y a là qu'un jeu ?

NELLY

...

RENÉ

Un jeu pour distraire un malade ?

NELLY

... Oui, un jeu...

Elle baisse la tête.

RENÉ

Je vous ennuie ?

NELLY, *triste.*

Non.

RENÉ

Si. Je sens que je vous ennuie.

Gravement, sourdement.

Si vous saviez...

Elle ne l'écoute pas. Il s'en aperçoit, se tait.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le lendemain *Cinq heures du soir. Lumière grise d'un jour d'orage. Il pleut sur le jardin.*

Jean, au piano, tape sur le clavier un air méconnaissable, qu'il chante en même temps à pleine voix. Entre René, sombre et agité. Un regard agacé à son frère. Il va et vient à travers la pièce. Jean l'observe sans s'arrêter de chanter ni de taper sur les touches.

JEAN

Qu'as-tu perdu, René ?

RENÉ

Perdu ? Rien.

JEAN

Tu as l'air de chercher quelque chose.

RENÉ

Rien.

JEAN, *à pleine voix.*

Fa, sol, la... fa, mi, ré, do, do, la... fa, sol, la, do, la, la, sol, fa, la...

RENÉ, *furieux.*

Ah !

JEAN

Quoi ?

RENÉ

Tu en fais du bruit !

JEAN, *calme.*

Je me joue de la musique.

RENÉ

Tu brailles, mon petit, tu brailles !

JEAN

Je suis gai.

RENÉ

Tu as la gaieté bruyante.

JEAN, *prévenant.*

Est-ce que la musique te gêne ?

RENÉ

Non, non. Fais donc.

JEAN

Quelle pluie, dis ? On ne peut pas mettre les pieds dehors.

RENÉ

Non.

JEAN, *au piano.*

Fa, sol, la... fa, mi, ré, do, do, la...

RENÉ, *à bout de patience.*

Ah ! tais-toi ! Veux-tu ? Cinq minutes !... C'est épouvantable d'entendre taper bêtement sur un piano à côté de soi, quand...

JEAN

Quand ?

RENÉ

Quand on n'a pas envie de musique.

JEAN

Bien... Pourquoi veux-tu me priver d'une distraction ?

RENÉ

Il n'y a pas de distraction pour toi à taper sur des touches. Si tu savais jouer encore !... Tu ne sais pas, ne joue pas.

JEAN

J'ai su, il me semble bien.

RENÉ

Attends que la mémoire t'en revienne.

JEAN, *doux.*

Si tu veux.

Tu es de mauvaise humeur. C'est l'orage. Cela passera... Au fond, je ne tiens pas à chanter. L'essentiel est que j'en aie l'envie.

RENÉ

Garde-la pour toi, par amitié pour ceux qui ne l'ont pas.

JEAN

Tu ne l'as pas ?... Tu n'est pas gai, alors ?... Ne pense pas à la pluie, va; c'est de l'eau qui tombe. Pense aux pays où il ne pleut pas.

RENÉ

Oui.. oui...

JEAN, *enthousiaste.*

Regarde avec moi les albums !

RENÉ

Quels albums ?

JEAN

Les albums de cartes postales que le colonel m'avait envoyés l'année dernière pour me distraire. Ils me sont

bien utiles, cette année... Parce que je cherche un pays pour y emmener Nelly en voyage de noces.

RENÉ

Ah !

JEAN

J'hésite entre le Maroc et le Japon. Le Japon me séduit beaucoup. Je vais te montrer une carte étonnante qui représente un jardin au bord de la mer, le soir, avec des lanternes dans les arbres. Malheureusement, j'ai peur que le coloris ne soit pas très exact...

Il ouvre un album et cherche.

Il y a l'Australie aussi... Elle choisira, naturellement. Mais elle n'a pas beaucoup de volonté, cette petite ; cela se voit tout de suite. Je crois que, d'une manière générale, je serai obligé de penser pour deux.

René ricane sans raison.

Je ne me rappelle plus très bien ce qu'elle était autrefois... Je ne lui ai pas dit, mais, tu sais, entre nous, je me souvenais d'elle assez mal... Il me semble pourtant qu'elle savait à peu près ce qu'elle voulait, ou, tout au moins, que nous ne voulions pas les mêmes choses.

Il cherche un instant.

Je ne sais plus... Et puis, elle est " comme elle est "... Viens choisir un pays avec moi ! Viens voir où les deux jeunes gens s'en iront sur un navire.

RENÉ, *brusque.*

Je n'ai pas le temps ! Amuse-toi seul. Tu n'as pas besoin de moi. Personne n'a besoin de moi !

JEAN

Pourquoi, René ?

RENÉ

Je sais ce que je dis.

. . . . . .

JEAN

René, si j'étais à ta place, moi je travaillerais davantage.

RENÉ

Ah ! vraiment ?

JEAN

Depuis quelque temps, tu ne fais pas grand'chose...

RENÉ

Tu trouves ?

JEAN

Oui. A ta place, je travaillerais plus.

RENÉ

Il y a une belle vanité là-dedans aussi !

JEAN

Prends patience. Tu finiras par trouver ce qui te manque. Regarde : moi, il ne me manque rien... Va donc travailler.

RENÉ

colère encore contenue.

Tu as raison. C'est encore ce que j'ai de mieux à faire. Où est ma serviette ?

JEAN

Ta serviette ? Sur la table. Attends, j'ai mis les albums dessus... Attention ! ils sont fragiles... Attention !... Oh ! René, ne sois pas brutal !... Attention ! Tu as toute l'Australie dans les mains !...

Mais René ne se contient plus ; l'album vole à travers la pièce.

RENÉ, *furieux et rageur.*

Ne m'encombre pas de tes jouets ! Aie donc le respect de mes instruments de travail ! Qu'est-ce que cela signifie ? Tiens !

Il jette violemment l'autre album. Jean le regarde fixement, puis, sans dire, se baisse et ramasse ses albums. René, comme en un cri.

Tu ne vois donc pas que je suis malheureux ?

JEAN

René, s'il ne faisait pas si mauvais temps, je te prierais de faire un tour dehors !

RENÉ

Oui, tiens ! J'y vais !

Il va vers la porte et l'ouvre violemment comme pour se jeter sous les rafales de pluie à corps perdu.

JEAN

René ! Pourquoi es-tu malheureux ?

RENÉ

se retourne, regarde son frère.

Jean, pourrais-je te demander quelque chose ?

JEAN

Oui, quoi ?

RENÉ

Jean, veux-tu faire quelque chose pour moi ? Veux-tu me laisser courir une chance ?

JEAN

Oui.

RENÉ

... Me laisser les coudées franches ?

JEAN

Mais oui... Comment ?

RENÉ

Veux-tu renoncer...

JEAN

A quoi ?...

RENÉ

Veux-tu renoncer ?...

LA VOIX DE NELLY, *appelant.*

Jean !

JEAN

Eh ! oh ! Je suis là !

A René.

Que disais-tu ?

RENÉ

... Chut !...

JEAN

La voici, ma petite Nelly !... Vous avez bien tardé à descendre, mademoiselle, j'attendais votre bon plaisir.

Il passe son bras sous celui de la jeune fille et lui prend la main. A René.

Que disais-tu ?

RENÉ

Rien.

JEAN

Si, si... Tu semblais y attacher beaucoup d'importance.

RENÉ

Ce ne devait pas être grand'chose.

JEAN

... Tu me demandais de renoncer...

RENÉ, *brusque.*

A quoi ?

JEAN

Je ne sais pas.

RENÉ

Tu vois bien ?

JEAN

Tu allais me le dire.

RENÉ

Mais non; tu n'as pas compris...

JEAN

Tu peux parler devant elle, tu sais !... Si, c'est un secret, elle sera discrète.

RENÉ, *sans répondre.*

Allons ! bonsoir.

JEAN

Si tu as quelque chose à me dire...

RENÉ

Si j'ai quelque chose à te dire, je te le dirai.

JEAN, *à Nelly.*

Il est de mauvaise humeur, c'est l'orage.

NELLY

à René qui s'apprête à sortir.

Vous sortez par cette affreuse pluie ?

JEAN

Oui, il pleut, tu sais.

NELLY

Vous allez être trempé.

RENÉ

Oui... Oh ! c'est sans importance.

NELLY, *polie.*

Restez avec nous.

RENÉ

Non. Je vais prendre l'air. Sous la pluie, je me sens chez moi... A tout à l'heure.

Il sort. Les deux jeunes gens restent un instant silencieux, puis :

JEAN

dans l'enthousiasme.

Japon ? ou Maroc ?

NELLY

Quoi ?

JEAN

Ou Australie ?... Nelly chérie, où partirons-nous en voyage ? Maroc ? Japon ? ou Australie ?

NELLY

Je ne sais pas.

JEAN

Vite ! Vite !

NELLY

Maroc, peut-être.

JEAN

Ou Japon ? Les porteurs de lanternes... la lune verte... Je vais vous montrer... Japon ?

NELLY

Japon !

JEAN

Ah ! Je savais bien que vous seriez du même avis que moi !

NELLY

Ce qui vous plaira, Jean, ce que vous voudrez.

JEAN

Je tâcherai de vouloir bien, pour que vous soyez bien.

Il s'assied sur le divan, près de la fenêtre, l'album sur les genoux. La petite vient s'asseoir près de lui.

Tenez, voilà l'image, vous voyez ?

NELLY

Oui... Oh ! ces petites maisons... et toutes ces lumières...

Avec un commencement de mélancolie.

C'est bien joli...

JEAN

qui la tient contre lui et lui caresse doucement les cheveux.

Le Japon... le mikado... les petits ponts... les manda-

rins... Non, les mandarins c'est ailleurs... Nous serons comme des rois, au Japon, mais nous ne serons pas mieux qu'ici.

NELLY

très doucement, très bas.

Non.

JEAN

Je la berce. Si je la berçais longtemps, elle s'endormirait... Elle ne dit rien, elle dort... C'est un petit enfant. Nelly, si nous sommes si heureux les jours de pluie, nous n'avons rien à craindre. Voilà la journée la plus vilaine de l'été. La vieille Maria patauge dans la boue. Et il ne me manque rien !... et elle pourrait durer des mois !... Je n'ai même pas envie d'aller pêcher des ombres, ni dans mon petit ruisseau de tous les jours, ni dans les ruisseaux du Japon...

A quoi songe-t-elle, la joue sur son poing ?

NELLY

Je vous écoute.

JEAN

Avec un air apitoyé.

NELLY

Apitoyé ? Oh ! non ! Pas sur vous, en tout cas.

JEAN

Une pensée triste ?

Elle hausse les épaules.

C'est le mariage ou le voyage qui vous déplait ?

NELLY

L'incertitude de l'un et de l'autre.

JEAN

L'incertitude ? Pourquoi ?... Je vois tout cela aussi certain que si je l'avais écrit sur un papier.

NELLY

Je ne peux pas vous dire.

JEAN

Mais vous le savez ?

Elle ne répond pas. Lui, frappé d'une idée.

Auriez-vous dans votre vie une faute à vous reprocher ?

NELLY

Une faute ?

JEAN

Oui, vous savez bien ce que je veux dire.

NELLY

Jean !

JEAN

J'ai entendu dire que cela suffisait parfois à rompre des mariages. Cela ne romprait pas le nôtre, vous savez !... S'il y a eu quelque chose dans votre vie, ne vous tourmentez pas... je n'ai pas d'exigences.

NELLY

Il n'y a rien.

JEAN

Bien, c'est mieux ! Remarquez que, si, moi, je ne vous avoue pas mes faiblesses, c'est uniquement parce que je ne me les rappelle plus.

NELLY

Jean, ne pourriez-vous pas vous souvenir un peu ?

JEAN

De mes faiblesses ?

NELLY

Non, je vous les pardonne. De tout, de n'importe quoi. Je voudrais tant vous voir guéri ! Si vous vous souveniez un peu, nous pourrions partir bientôt en voyage.

JEAN

Vous voudriez ?

NELLY

Oui.

JEAN

Et si je ne guéris jamais ?

NELLY

Alors ce sera pour moi comme avant de venir ici.

Une larme.

JEAN

Vous avez de la peine ?

NELLY

Je n'étais pas très heureuse !

JEAN

Mon Dieu, que faire ?.. C'est la mémoire, c'est cette mauvaise mémoire !

NELLY

Voulez-vous essayer de vous souvenir ? Avec moi ?

JEAN

Oui, je veux bien.

NELLY

lui montrant un petit carnet.

Regardez. Reconnaissez-vous ?

JEAN

Non.

NELLY

Un ancien petit carnet à vous.

JEAN

Ah ?

NELLY

Vous l'aviez laissé tomber un jour, autrefois, dans le sable d'un jardin public. Je n'avais pas eu l'occasion de vous le rendre.

JEAN, *joyeux.*

Il y a des choses écrites dessus ?

NELLY

L'emploi du temps de vos journées.

JEAN

De mes anciennes journées ? Oh ! faites voir ?

Il le prend, feuillette, s'arrête à une page au hasard.

" 10 heures, Marcel... Trocadéro, " " Téléphoner à S... " A. S. ? " Midi, déjeuner chez la comtesse... " Quelle comtesse ? " 3 heures, galeries de l'Odéon... " L'Odéon ?

NELLY

C'est un théâtre.

JEAN

" 4 heures. Marcel... Taverne du Panthéon. " " N... " " 8 heures, dîner avec Marcel. " " Soirée avec Marcel." Qui est-ce Marcel ?

NELLY

Je ne sais pas.

JEAN

Moi non plus.

NELLY

Il a pourtant tenu beaucoup de place, dans une de vos journées au moins.

JEAN

Que c'est drôle !... " N... " Qui, N ?

NELLY

Jean, vous ne voyez pas ?

JEAN

Non.

Il réfléchit avec effort.

" N... " ? Nelly ? C'était vous ?

NELLY

Mais oui...

JEAN

Oh ! Cela me fait plaisir de vous retrouver là.

Tournant la page et lisant.

" Coiffeur... Passer au *Figaro*... 5 heures, N... " Encore !

Il tourne la page.

" Le lendemain N... "

Une autre page.

" N... ". Je vous voyais donc tous les jours ?

NELLY

jetant un coup d'œil sur le carnet, un peu gênée.

A cette époque-là ?... Non... Nous nous voyions moins souvent.

JEAN

Je devais vous chercher sans vous rencontrer, vous vous cachiez. " N... ", encore !... J'étais patient.

Feuilletant toujours.

" Pâtisserie. " Une pâtisserie ! C'est amusant.

NELLY

Mais oui! Vous ne la revoyez pas?... Nous nous y retrouvions parfois l'après-midi. Nous y avons souvent pris le thé avec ma sœur aînée ou avec Serge Laurent.

JEAN

brusquement très pâle.

Avec qui ?

NELLY

Serge Laurent... Un de nos anciens camarades.... Qu'avez-vous ?

Jean ne répond rien. Il se lève brusquement, le visage contracté comme par une impression douloureuse.

... Qu'y a-t-il ?

JEAN

Serge Laurent !...

NELLY, *inquiète.*

Eh bien ?

JEAN

s'efforçant de sourire faiblement.

Un coup de cravache !...

NELLY

Comment ?

JEAN

lui faisant signe de se taire.

Attendez !... Des cheveux plats, n'est-ce pas ?... Une petite moustache courte ?...

NELLY

Oui.

JEAN

Ah ! Je le revois !... Grand ?... Un long cou, n'est-ce pas ?

NELLY

très émue et joyeuse.

Oui... Vous vous rappelez ?... Vous vous rappelez Serge Laurent ?

JEAN

Oui... Il ressemblait à un cheval d'officier.

NELLY, *riant.*

Lui aussi ? Comme le mari que vous me prêtiez ?

JEAN

trébuchant sur les mots.

Comme le... Eh bien, mais... c'était lui... c'était avec lui que je vous voyais mariée. Tiens ! Pourquoi ?

NELLY

Oui, pourquoi ? Quel singulier rapprochement ! Ce pauvre Serge Laurent...

JEAN, *un cri étouffé.*

Ah !

NELLY

Quoi ?

JEAN

J'ai mal, tout d'un coup !...

NELLY

Pourquoi ?

JEAN

Je ne sais pas... Je ne...

Il s'arrête brusquement comme fixant du regard une image précise.

NELLY

Eh bien ! A quoi rêvez-vous ?

JEAN

Il vous aimait, n'est-ce pas ?

NELLY

Vous plaisantez !

JEAN, *âprement*

Non !

NELLY

Je ne l'ai jamais su.

JEAN

Je l'ai su.

NELLY

Comment ?

JEAN

Je ne me souviens pas.

NELLY

Mon petit Jean ?

JEAN

Chut ! Chut !... Oh ! J'ai dans la tête le mouvement des vagues de la mer. Les unes passent par-dessus les autres... Oh !

Il trébuche comme ivre et retombe assis.

Chut ! Chut !... J'ai mal... Qu'est-ce qui va surnager ?

NELLY

Jean... J'appelle votre mère.

JEAN

Non ! non !

Un éclair de mémoire.

Ah ! il vous aimait, Serge Laurent, je sais.

Très vite, d'un trait.

Je revois ses yeux un jour que nous vous avons rencontrée dans une rue. Vous vous êtes arrêtée.. Vous nous avez dit bonjour... Il vous aimait !

NELLY

Qu'inventez-vous ? Quelle idée vous passe par la tête ?

JEAN

prêt à se réfugier contre elle.

J'invente ? Vous croyez ? Vous êtes sûre ?

NELLY

Sûre !

JEAN

Pourtant...

NELLY

Quoi ?

JEAN

Ah ! que c'est curieux de se souvenir et de n'être pas sûr qu'on se souvient !

NELLY

Jean... Serge Laurent était un de nos bons camarades. Vous avez passé avec lui d'excellentes heures. Un soir, tenez, vous m'avez entraînée à souper tous les deux dans un restaurant de nuit du bois de Boulogne... Vous vous entendiez très bien... Vous faisiez les fous... en buvant comme des Anglais, fraternellement.

JEAN

Un soir ?

NELLY

Un soir d'été, Jean... Nous soupions en plein air... un petit papillon de nuit était venu se noyer dans votre verre.

JEAN

Ah ! Je revois... Ah ! mais... je revois... Ah ! mais oui !... Je buvais ?

NELLY

Lui aussi.

JEAN

Pas de la même façon... pas avec le même cœur ! Il s'amusait et je faisais mine !... Je nous revois tous les trois.

NELLY

Bien vrai, Jean ?

JEAN

Oui. N'étiez-vous pas entre lui et moi, à table ?

NELLY

Si !

JEAN

Nous venions d'un théâtre.

NELLY

Oui.

JEAN

Nous avions suivi une avenue interminable... l'avenue... l'avenue qui est là.

Et soudain :

Quel mauvais soir !

NELLY

Un soir si léger !...

JEAN

Pas pour moi ! Pas pour moi !... Pour Serge Laurent !... Il vous avait tenu la main longtemps en remontant cette avenue-là... Je marchais derrière... j'étais en trop.... je le savais, mais je restais... J'ai été gai. Si je n'avais pas été gai vous m'auriez prié de m'en aller.

NELLY

Il me tenait la main, comme vous aussi me l'avez tenue, sans doute...

JEAN

Un espoir tremblant.

Oui ?... Vous croyez ?...

NELLY

Mais oui.

JEAN, *soudain.*

Non ! Vous n'aimiez pas que je vous touche la main, ni le bras.

NELLY

Oh !

JEAN

Vous me l'avez dit... Si ! un jour... un jour que... Oh ! que m'arrive-t-il ?

NELLY

Quoi ?

JEAN

Dans ma tête... cela se déroule comme une bobine de fil... Les choses passent...

Les yeux fermés.

Je n'ai pas le temps de les regarder tant il y en a !...

Un temps. Il regarde maintenant devant lui : un sourire comme à des visages de connaissance.

...Ah, mais !... je vous vois. — Et je me vois.

Il regarde le petit carnet, reconnaît sans doute des gens et des lieux, puisqu'il dit.

Oui... oui... Je me rappelle très bien.

NELLY

Jean, c'est le souvenir!...

JEAN, *malheureux.*

Oui. C'est lui...

NELLY

Pourquoi avez-vous un visage si triste?

Il la regarde.

Souriez. Votre guérison est toute proche! Souriez-moi.

. . . . . .

JEAN

Je vous demande bien pardon, Nelly.

NELLY

De quoi ?

JEAN

De toutes les folies que j'ai pu vous dire, depuis que vous m'avez revu ici.

NELLY

Mais, Jean...

JEAN

C'est un peu votre faute, vous m'y avez encouragé.

NELLY

Vous ne m'avez pas dit de folies.

JEAN

Notre mariage, Nelly... Ne m'en veuillez pas.

NELLY

Moi, vous en vouloir ! Pourquoi ?

JEAN

Vous êtes celle qui ne m'a pas aimé... Ne dites rien ! Je me rappelle. Comme vous disiez : c'est le souvenir.

NELLY

Oui; je suis heureuse !

JEAN

Pas moi.

NELLY

Souriez-moi. Je vous ai soigné.

Il la regarde sans rien dire, fait un pas vers la porte; son cœur gros éclate.

JEAN

Ah ! Cela va recommencer !

NELLY

Quoi ?

JEAN

Comme avant... Je vais encore penser à vous du matin

au soir... vous poser des questions sans réponse, et m'en poser à moi !...

NELLY

Vous savez bien que j'ai répondu.

JEAN

avec colère, avec douleur.

Comme à un malade sur son lit, comme à un enfant qui va mourir !... Je survis.

NELLY

Vous allez revivre.

JEAN

Oui !... et ça va recommencer !

Je vais encore vous suivre de loin, dans vos promenades... me poster à des terrasses de café pour vous voir passer dans la rue et vous aborder comme par hasard — j'en ai assez, cela a trop duré ! — écouter ce que les autres disent de vous... passer ma vie à essayer de vous rappeler que je vous aime sans en avoir l'air surtout, puisque j'ai reçu mon congé d'amoureux !... Et puis, tout ce que je revois... car je revois tout... Ah ! non ! j'en ai assez !

NELLY

Écoutez-moi, Jean...

JEAN

Pourquoi êtes-vous venue ? Je vous oubliais. Vous n'étiez plus rien... Vous étiez une petite forme qui ne pesait pas lourd dans ma tête !... Et voilà que tout recommence !

NELLY

Jean !

JEAN

Allez-vous-en.

NELLY

Regardez-moi !

JEAN

Oui, vous avez vos yeux d'autrefois, je sais !

NELLY

en larmes.

Regardez-les.

JEAN

Allez-vous-en !

NELLY

Je ne veux pas m'en aller !...

JEAN

Oui !... Oh ! vous avez raison : je vous suivrais !... Je marcherais encore à votre remorque !...

NELLY

Non.

JEAN

Si ! derrière vous — en sifflotant de petits airs — pour me donner une contenance.

NELLY

Jean, vous vous souvenez bien, mais vous comprenez

mal... Écoutez... sans me regarder... je n'oserais pas.

Elle lui prend la main et, sans le regarder non plus.

Je vous aime.

JEAN

Quoi ?

NELLY

La petite fille d'autrefois se trompait.

JEAN

se levant brusquement.

Vous n'avez donc pas compris, Nelly ? Je n'ai plus besoin de vous. Je n'ai plus besoin de vos soins complaisants ! Je ne suis plus fou !... Je suis celui " d'avant " !... Je suis « le même » !

NELLY

C'est moi qui ne suis plus la même. Je ne vous aimais pas, je vous aime.

JEAN

Nelly !

NELLY

Oui, Jean... On change.

JEAN

un peu ébloui, se désignant du doigt.

C'est moi, Nelly... moi... Vous rendez-vous bien compte ? « Moi », comme avant ?

NELLY

Oui, Jean.

JEAN

Alors ?

NELLY

J'aurais dû vous aimer plus tôt.

JEAN

Nelly !

Elle lui tend les bras. Ils restent longtemps serrés l'un contre l'autre. Larmes et rires.

Ah !.. Voilà un beau moment !...

NELLY

Vous êtes content ?

JEAN

Ma toute petite fille !...

Il la regarde, la touche, riant et pleurant.

... Comment êtes-vous venue ici ?

NELLY

Je vous dirai.

JEAN

Oui... Vous êtes bien certaine de m'aimer ?

Elle fait signe que oui.

Ah ! Je suis heureux !...

Hésitant une seconde.

Nelly... pourquoi ne m'aimiez vous pas, et m'aimez vous ?

NELLY

Je ne sais pas, je chercherai

JEAN

Oui... vous chercherez... c'est ça... Vous serez ma femme ?

NELLY

Si vous le voulez encore.

JEAN

Je vous aurai longtemps attendue...

NELLY

Vous voyez bien que tout arrive !

Un nouveau baiser. Désignant le jardin à travers la fenêtre.

Voici votre frère.

Elle s'enfuit vers l'escalier.

JEAN

Où allez-vous ?

NELLY

Je vais revenir.

JEAN

Petite Nelly !

NELLY

Chut !

JEAN

Nelly !... Le Japon...

NELLY

Les lanternes...

Du haut de l'escalier elle lui envoie un baiser et disparaît.

Entre René.

JEAN

René !... Mon grand frère !...

RENÉ

Quoi ?

JEAN

Je suis guéri !

RENÉ

Mais, tu n'as jamais été tellement malade.

JEAN

Oh ! si, René ! tu ne peux pas savoir : je me vois... je me reconnais dans les années passées. Il y avait un mur de fumée... elle se dissipe !

RENÉ, *incrédule.*

Ne t'exalte pas.

JEAN

Ah ! Tu ne le crois pas ? Tu n'oses pas encore le croire ? Mon grand René !... Tu vas y venir.

RENÉ

Tu as la fièvre.

JEAN

Un peu, oui. Cela tient à ce que je me réveille dans le bonheur. Ah ! Plus heureux que je ne m'étais endormi !

RENÉ

Comment ?

JEAN

tremblant d'émotion, de joie, les jambes coupées, la voix lui manquant.

Tu vas comprendre. Écoute... La petite fille, la petite Nelly...

RENÉ

Oui.

JEAN

Je suis fiancé avec elle; nous allons nous marier.

RENÉ

Oui. A ce propos...

JEAN

Ne m'interromps pas ! René, cette jeune fille, je l'aimais avant...

RENÉ

Je sais.

JEAN

Ah ! tu sais ? Bien... Je l'aimais, elle ne m'aimait pas, et elle m'aime ! Comprends-tu ?... Avant ma maladie, c'était elle que j'aimais. Tu vois, je me souviens ; si tu savais avec quelle précision ! Quand le mauvais sommeil m'a pris, je la croyais perdue pour moi. Au réveil, je la retrouve. Elle est à moi ! Je suis heureux, René ! Mon grand frère !...

Je suis heureux avec naturellement un peu de doute... Il y a quelques petites obscurités. Demain apportera la pleine lumière. Mais aujourd'hui me suffit. Ah ! je viens de toucher à la minute triomphale !

...Ma petite fille, dis donc !... Elle m'aime !

RENÉ

Elle te l'a dit ?

JEAN

Oui.

RENÉ, *la gorge sèche.*

Ah ;

JEAN

Mon grand René !

Il lui tend les bras.

RENÉ

Elle t'a dit qu'elle t'aimait ?

JEAN

Oui.

RENÉ

Décidément...

JEAN

Quoi ?

RENÉ

Voilà un jeu qui va un peu loin !...

JEAN

Comment ?

RENÉ

.....

JEAN

Que veux-tu dire ?

RENÉ

Rien.

JEAN

Si. Tu parles de jeu. Quel jeu ?

RENÉ

Ne te tourmente donc pas, mon petit !... Tu vas te rendre malade.

JEAN

Ce n'est pas une réponse.

RENÉ

C'est la seule.

JEAN, *glacé.*

Ah ! tu as des façons à toi d'accueillir ma guérison...

RENÉ

Ne dis donc pas de stupidités !

JEAN

René !

RENÉ, *très nerveux.*

Veux-tu être calme, dis ! Nous parlerons quand tu seras calme.

JEAN

Je le suis. Tu ne l'es pas.

RENÉ

C'est possible ! Je te vois t'exalter, t'énerver pour des ballons d'enfant. C'est mauvais pour ton état.

JEAN

Quels ballons d'enfant ?... Pourquoi un jeu ?... Je te parle de mon bonheur. Je te dis que je vais me marier avec...

RENÉ

Te marier ! Tu ne vas pas te marier demain, n'est-ce pas ?

JEAN

Le plus tôt possible.

RENÉ

s'afforçant au calme.

Quand tu seras guéri, nous en reparlerons.

JEAN

Je le suis.

RENÉ

Quand on a ce que tu as, on ne guérit pas d'un seul coup

JEAN

Tu viens de me dire à l'instant que je n'ai jamais été tellement malade.

RENÉ

Il faut bien te montrer un coin de vérité puisque tu n'es pas raisonnable.

JEAN

Pas raisonnable !... Le plus beau est que tu me le dises au moment où je retrouve ma raison.

RENÉ

Tu la retrouveras encore mieux, quand tu te seras soigné davantage.

JEAN

Je l'ai retrouvée ! Je le sais !... Elle me l'a dit !

RENÉ

Pour te faire plaisir.

JEAN

avec une conviction terrible, et de toutes ses forces.

Puisque je me souviens, maintenant ! Puisque je revois des choses !... et celles d'autrefois, aussi nettement que celles d'aujourd'hui ; des choses qui se suivent... des choses qui s'enchaînent... des choses qui se complètent !... Puisque je les vois, René, puisque je me souviens... !

RENÉ

Mal.

JEAN

Oh ! j'ai assez souffert en me souvenant pour être sûr que je me souviens bien.

Un temps court. Jean regarde son frère attentivement.

Écoute, René...

RENÉ

Ne parlons plus, veux-tu ? Sois calme. Évite de penser.

JEAN

l'observant toujours.

A quoi ?

RENÉ

A ta maladie.

JEAN

très calme en apparence.

Tu veux dire : à ma guérison ? Vois-tu, elle me préoccupe un peu parce que, d'elle, dépendra l'époque de mon mariage.

RENÉ

Ton mariage !

JEAN

Je ferais mieux de ne pas y songer non plus ?... Hein ? . oui... oui... vaudrait mieux pas ?...

RENÉ

Naturellement.

JEAN

une menace sourde.

Pourquoi veux-tu m'empêcher de penser à ce qui m'est agréable ?

RENÉ

Ah ! tu m'ennuies !

JEAN

Non. Dis donc. Pourquoi ?

RENÉ

Parce que je suis navré de te voir entrer dans la ronde avec une conviction à laquelle, un de ces jours, tu ne vas pas manquer de te blesser !... C'est idiot ! Tu allais mieux et cette histoire vient tout gâter... On t'a donné une jeune camarade comme on t'aurait donné des images à découper si tu avais quinze ans de moins. Cela ne mérite pas que tu te donnes la fièvre... Quoi ?

JEAN

Va toujours.

RENÉ

J'ai fini.

JEAN

qui l'a observé avec une attention profonde.

René, tu n'es pas disposé à me croire guéri.

RENÉ

Quoi ?

JEAN

Parce que tu n'as pas envie de me voir guéri.

RENÉ

Que dis...

JEAN

René, tu aimerais mieux me voir mort que guéri.

RENÉ

Veux-tu !

JEAN

... Ou parti pour la maison des fous que pour la maison où je rêve d'aller !

RENÉ

Veux-tu te taire ?

JEAN, *violent.*

René, j'aime une jeune fille; tu aimes la même jeune fille que moi.

RENÉ

Ce n'est pas vrai !

JEAN

Ce n'est pas vrai ?... Oh !

RENÉ, *blême.*

Qu'est-ce qu'il dit ?

JEAN

Ce que tu dis toi-même ! Depuis un quart d'heure ta voix dément tes mots, tes yeux démentent tes gestes !

RENÉ

Je t'en prie.

JEAN

Tu ne l'aimes pas ?

RENÉ

Je ne veux pas te répondre; tu parles au hasard.

JEAN

Tu ne l'aimes pas ? Réponds. Je regarde ton œil... le droit... le gauche... Tu ne l'aimes pas ?

RENÉ

Non.

JEAN, *un cri.*

Oh !

RENÉ, *un autre cri.*

Si ! Je l'aime !.. Là !... Oui !... Es-tu content ?

JEAN

Oh ! Lâche !

RENÉ

Qu'est-ce que tu dis .

JEAN

Lâche ! Je dis que tu es lâche.

RENÉ

Veux-tu te taire... imbécile !

JEAN

très calme, méprisant.

Ah ! quel frère ! Quel frère je possède !

RENÉ

Fou !

JEAN

Oh, non !

...Il avait une ambition, ce grand garçon-là. Il voulait m'enlever la petite jeune fille, l'emmener, et l'épouser, un matin, au son des cloches, à ma place. Il préférait, naturellement, que je ne fusse pas guéri pas avant ce beau jour !... Ah ! quel frère ! dis ? quel frère !... Mais, même malade, je le gênais ! — Je n'ai pas de chance. — Il ne me venait pas à l'idée de me tenir tout seul, à l'écart. Et il perdait patience, ce grand garçon !... Ah ! Quelle faute de ma part !... Dis ?... Quel manque de délicatesse ! Me le pardonneras-tu jamais ?... Peut-être, car tu es bon. Je compte beaucoup sur ton indulgence !...

Un rire douloureux et qui se casse très vite.

RENÉ

Tu ne sais pas ce que tu dis ! Tu inventes ! Tu as une imagination fertile.

JEAN

Tellement fertile... que je vais encore improviser la fin de ta phrase commencée tout à l'heure.

RENÉ

Laquelle ?

JEAN

" Veux-tu renoncer... " A elle ? Tu n'avais pas dit : " A elle "... C'est bien cela, n'est-ce pas ?

RENÉ

Oui, mon petit, c'est cela.

JEAN

Lâche !

RENÉ

Tais-toi !

Il a pris Jean par les épaules et, brutalement, de force, l'a jeté sur une chaise.

Écoute-moi une minute, veux-tu ? Essaye de comprendre.

JEAN

Oui...

RENÉ

J'avoue : j'aurais voulu te voir cesser de prendre un goût si vif à cet amusement stupide qu'on t'a offert comme potion.

JEAN

Un amusement... ?

RENÉ, *ferme.*

Si tu ne te rends pas compte, elle le sait bien, elle. On te soigne ainsi. Il paraît que ta guérison est au bout Je ne le crois pas.

JEAN

Je suis guéri.

RENÉ

Non — Et moi, j'assiste à tout cela, et moi j'aime cette jeune fille.

JEAN

Ah !

RENÉ

T'ais-toi... Et je vois qu'elle ne songe même pas à me regarder ni à me voir, tout occupée à ce jeu, nouveau pour elle... Ne jouez plus !

Avec une insistance ferme et douce.

Jean, j'ai trente-cinq ans. Je sais ce qui me manque. Je sais ce qu'il me faut. Mon petit Jean, laisse-moi tenter ma chance !... Je suis ton grand frère. J'ai besoin de ce que je demande. Je me suis donné du mal pour vous tous. C'est un peu une cause commune. Ne jouez plus !... Tu es beaucoup plus charmant que moi. Tu es un camarade attachant. Tant que vous jouerez, elle aura les yeux fixés sur toi; le jeu fini, elle s'apercevrait qu'il n'emplit pas la vie à lui seul, et je pourrais placer mon mot... Voilà, Jean; me comprends-tu ?... On t'a donné des sous pour que tu t'amuses à faire des ricochets dans l'eau. Je suis là. Je te regarde. Je n'ai pas de quoi m'acheter le bout de pain nécessaire. Je te demande tes sous !... On t'en donnera d'autres.

JEAN

haussant les épaules.

Non, René. Si tu prenais ma place, je prendrais la tienne. Pourquoi ?

RENÉ

Tu raisonnes bien. Et tu parles en enfant heureux Moi, je vois la vie derrière moi. Quel vide !

JEAN

Je la vois aussi. Quelle attente !

RENÉ

...Tout ce qui m'a manqué !

JEAN

...La seule chose que j'ai voulue ! Je l'ai, maintenant... je la tiens !

RENÉ

La tiens-tu ?

JEAN

Oui.

RENÉ

Pauvre petit !

JEAN

Pourquoi ?... Pourquoi " pauvre petit " ? Je ne suis pas à plaindre... Nous allons nous marier.

René hoche la tête avec une pitié ironique.

Oui, c'est une chose entendue. Nelly le désire autant que moi.

RENÉ, *même jeu.*

Ah ? ah ?

JEAN

Tu sembles croire à des promesses en l'air, comme à

un enfant !... Non. Nous allons nous marier. Elle a accepté; elle m'a vu avec toute ma raison...

RENÉ, *même jeu.*

Oui... oui...

JEAN

Si !... toute ma raison, tous mes souvenirs !... Nous nous marions parce que je l'aime et parce qu'elle m'aime. Voilà — c'est simple !

RENÉ

Mon pauvre petit !

JEAN

Quoi ?

RENÉ

Elle ne t'aimait pas, autrefois ?

JEAN

Non.

RENÉ

Et elle t'aime aujourd'hui ?

JEAN

Oui.

RENÉ

Tiens...

JEAN

hésitant.

Mais...

RENÉ

Tu étais un jeune homme brillant, riche en promesses... elle ne t'aimait pas. Et aujourd'hui... ? C'est bien drôle, dis donc !

JEAN

René, je t'ai dit ce qui est.

RENÉ

Que s'est-il donc passé ? Il a suffi qu'elle te voie malade, un peu diminué, l'esprit en écharpe, pour que la tête lui tourne...? Drôle !

Jean interdit le regarde sans trouver de réponse.

Enfin, tout arrive probablement. A ta place, je m'étonnerais.

Un temps.

JEAN

Ecoute, René : je me suis posé cette question-là. Et, contre ma volonté, elle tourne en rond dans ma tête... Celle-là et d'autres... Je ne suis pas encore tout à fait sorti du brouillard. Je cherche un peu à me reconnaître... Voyons, tu disais ?... Voyons...

Il réfléchit avec effort.

Tu disais qu'autrefois...

RENÉ

Ne te fatigue donc pas. Ne cherche pas.

JEAN

Si ! mais si !... Je suis heureux qu'elle ait changé, mais je voudrais bien savoir pourquoi elle a changé.

RENÉ. *évasif.*

Tout change.

JEAN

Non ! Il y a quatre ans, je l'aimais; je l'aime aujourd'hui; je n'ai pas changé. — Et encore, moi, j'ai été fou entre-temps.

RENÉ

avec une fausse désinvolture.

Ne t'occupe donc pas de ce qui a été, va !... Imagine-toi que tu as connu une jeune fille jadis, et que tu en connais une autre aujourd'hui... qui lui ressemble et qui s'appelle de la même façon. Voilà un moyen de tout simplifier.

Un temps.

JEAN

un cri.

Mais, René... si "Elle" était une autre, je ne l'aimerais pas!

RENÉ, *le regardant.*

Ah ?

JEAN

Mais, si elle était une autre, je te céderais la place tout de suite. Elle est Nelly... Elle est " la même "... Est-elle jolie ? — je ne le sais pas — je sais qu'elle l'était. C'est parce que j'ai beaucoup souffert et que je l'ai beaucoup attendue que je tiens tellement à elle ! parce que je me trouve remboursé de mes peines — comprends-tu ? — et payé de mon mauvais temps. Voilà... C'est tout... Sans cela, elle n'existerait pas pour moi... A quoi penses-tu ?

René va pour parler, se tait.

Quoi ?

RENÉ

Rien.

JEAN

Si. Tu allais dire quelque chose...

RENÉ

Mais non.

JEAN

... que tu n'oses pas dire !... Il t'est venu une idée ?

RENÉ

Mais non !... non !... Au revoir. On te laisse tes poupées. Amuse-toi avec. Prends-y du plaisir le plus longtemps possible.

JEAN

dans un commencement d'affolement.

Pourquoi ? Pourquoi dis-tu...

RENÉ

Conserve la foi !.. C'est elle qui sauve !

JEAN, *tremblant.*

Ah ! ne fais pas exprès d'embrouiller mes idées !.. Aide-moi plutôt à me reconnaître !.. Tends-moi la perche !..

Soudain.

Ne me regarde pas de cette façon-là. Ah ! tu es décidément trop lâche !.. Tu veux me faire douter de

ma guérison. Va-t'en ! Je ne suis pas fou !... Va t'en ! Je t'ai trop vu ! Tu es trop lâche !

RENÉ, *menaçant.*

Jean !

JEAN

Il essaie de me faire du mal !... Oh !... Il a pris à tâche de me tenir la tête dans l'eau au moment où j'allais en sortir !

Ne se contenant plus.

Lâche !... Je te l'ai dit. Je ne te l'ai pas dit assez !... Lâche !... Au lieu de m'aider !... Ah ! le lâche !

RENÉ

blème, la voix tranchante.

Tu veux mon aide ? Je vais te la donner.

Nous allons voir si tu es capable de te rendre compte, une fois.

JEAN, *soudain tremblant.*

Oui.

RENÉ

Je vais te dire, moi, une fois, la vérité. Tu en feras ce que tu voudras.

JEAN

Oui.

RENÉ

Tu te rappelles bien, ton amie Nelly, telle qu'elle était jadis ?

JEAN

Oui...

RENÉ

Tu l'as bien regardée aujourd'hui ?

JEAN

Oui...

René le fixe, les mains tremblantes.

Eh bien ?

RENÉ

Eh bien, mon petit... ce n'est pas la même.
...Tu vois bien, il te manque encore quelque chose.

JEAN, *abasourdi.*

Quoi ?

RENÉ

.....

JEAN

Ce n'est pas la même ?

René fait signe que non.

Qui est-ce ?

RENÉ

Une jeune fille qui lui ressemblait... Ta mère l'a fait venir pour te donner le change... Une jeune fille que connaissait l'évêque...

Jean ne l'écoute plus. Un long temps.

JEAN

Je me disais aussi : " Pourquoi m'aime-t-elle ? "... Il y avait quelque chose qui m'étonnait un peu.

RENÉ, *à lui-même.*

Il est ému. Le geste encore tremblant.

Il n'a même pas demandé d'explications... Pauvre petit !... Il n'est pas en mesure de se rendre compte. Il est bien malade... On ne peut pas non plus tout sacrifier aux malades !..

JEAN

Elle avait un peu changé. Mais je m'y serais fait. A la longue, ce me serait devenu très agréable.

Un temps. Puis comme René, gêné, ne le regarde pas.

Ne détourne pas les yeux, René. Tu es fâché ? Je t'ai appelé " lâche " ?... Je ne savais pas, que veux-tu ? Tu as bien fait de me dire...

Les deux frères restent l'un devant l'autre. Le soir tombe. Paraît, en haut de l'escalier, Nelly.

NELLY

Les voici ! Je ne les entendais plus. Je les croyais sortis.

RENÉ, *stupidement.*

Non, nous sommes là.

NELLY

La pluie a cessé.

RENÉ

Ah ! Il ne pleut plus ?

NELLY

Non. Les arbres s'égouttent, les chemins sont détrempés, le sable des allées a été emporté, mais il ne pleut plus. N'est-ce pas un bon temps pour la pêche. Jean ?

JEAN, *triste, machinal.*

Oui.

NELLY

Qu'avez-vous ?

JEAN

Oui... un bon temps pour la pêche.

NELLY

Vous voilà tout triste !

JEAN

Non.

NELLY

Si. Pourquoi ?

JEAN

Non.

RENÉ

faisant effort.

C'est cette pluie interminable. Ce changement de temps.

NELLY

à Jean, très douce.

Voulez-vous que je vous joue du piano ?

JEAN

Oui.

NELLY

Votre air favori, celui que vous jouez si mal ?

Elle va au piano et joue.

JEAN

René, tu as tout à fait raison : ce n'est pas elle.

RENÉ

.....

JEAN

Oh ! non. Je vois des tas de choses, maintenant. Est-ce drôle, dis, que j'aie pu me laisser prendre ?... Elle n'a même pas la même couleur de cheveux !... et l'autre était un peu plus grande !... Et puis tout... tout... Il suffit de la regarder, parbleu !

RENÉ

Oui...

JEAN

Il y a des traits communs, naturellement :... la petite silhouette... Je me demandais à qui elle ressemblait, dis donc ! Cette fois j'avais si bien attrapé la ressemblance que je confondais deux femmes en une.

RENÉ

Écoute...

JEAN

Je te remercie, René... Il faut me mettre sur la bonne voie. Tu vois, dès qu'on me dit, moi je me rends compte. ...Je vais guérir très vite.

Il songe, mélancolique, le cœur gros. René peu à peu s'éloigne de son frère et se rapproche de la jeune fille qui, au piano, continue à jouer.

Jean est resté assis, tête basse. Une larme lui monte. Machinalement, de sa poche il tire un papier, un brouillon de son poème de la veille. Il lit :

" Je vois une maison... "

Déchirant le papier.

Cela ne veut rien dire.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Le lendemain, dix heures du matin.

La mère debout, devant le piano, met de l'ordre dans des partitions. Entre Maria, portant deux poissons sur une assiette.

MARIA

Madame.

LA MÈRE

Quoi ?

MARIA

Faut-il faire frire les poissons de M. Jean ?

LA MÈRE

Oui, cela lui fera plaisir — pour une fois qu'il en rapporte!

MARIA

Faut voir dans quel état il les rapporte.

LA MÈRE,
jetant un coup d'œil sur l'assiette.

Oh ; qu'est-ce que c'est que ces poissons-là ?

MARIA

Ils sont tout déchiquetés, comme si un chat y était passé.

LA MÈRE

Je ne sais pas s'il faut les faire frire.

Paraît Jean, un pistolet d'un très vieux modèle à la main.

Où as-tu pris ces poissons-là ?

JEAN

Dans le ruisseau, maman.

LA MÈRE

Ils ont une drôle de figure.

JEAN

Oui.

LA MÈRE

Que leur est-il arrivé ?

JEAN

Je les ai tirés au pistolet.

LA MÈRE

Au pistolet ?

JEAN

Que veux-tu, à la ligne je n'en prenais pas. Tu vois, en voici deux. C'est amusant: on vise, ils sautent en l'air, puis ils flottent avec le courant.

MARIA

Alors, faut-il les faire frire ?

JEAN

Non, ils sont informes.

MARIA

Sûrement que ce n'est pas la peine de pêcher si c'est pour déchiqueter le poisson comme ça... Enfin !...

Elle sort.

LA MÈRE

Où as-tu trouvé un pistolet ?

JEAN

C'est celui de la panoplie, maman.

LA MÈRE

Je croyais qu'il ne pouvait plus servir.

JEAN

Si.

LA MÈRE

Tu ne vas pas te blesser, au moins ?

JEAN

Mais non, maman.

LA MÈRE

Tu as toujours des idées extraordinaires.

JEAN

Oui.

LA MÈRE,

qui le contemple avec une admiration attendrie.

Mon Jean !... Il n'a pas l'air content, mon Jean ?

JEAN

Si.

LA MÈRE

Tu t'ennuies ?

JEAN

Un peu.

LA MÈRE

Tu ne vas pas te mettre à t'ennuyer au moment où la mémoire te revient, où ta pauvre maman est si heureuse ?.. Cela m'a donné un tel coup de t'entendre hier parler de ton père.

Il ne répond pas.

Te rappelles-tu le temps où je jouais du piano quand tu avais fini tes devoirs ?

JEAN

Oui.

LA MÈRE

J'avais les doigts plus légers autrefois!.. Va, on ne gagne rien en vieillissant.

JEAN

On ne gagnerait pas grand chose à rajeunir, maman.

LA MÈRE

Te rappelles-tu Mme Provost ?

JEAN

C'était une vieille dame bien gentille.

LA MÈRE

Sa fille est mariée, tu sais ?

JEAN

Je sais; nous étions au mariage.

LA MÈRE
riant et pleurant.

Tous les deux, nous y étions!... Tu portais les premiers pantalons longs.

JEAN

Elle s'est mariée l'année où je suis tombé sur le genou.

LA MÈRE

Oui !... Voilà qu'il se souvient mieux que moi !

JEAN

Quelque temps après, le petit Lionel partait pour son sanatorium, dans le Midi.

LA MÈRE

Tu le revois, ton pauvre petit frère ?

JEAN

Très bien, maman... C'est tout près.

La mère le regarde, très émue, sans rien faire pour retenir ni essuyer ses larmes.

LA MÈRE

Mon Jean !... Je t'écoute !... C'est un miracle !...

JEAN

Il s'est produit hier.

LA MÈRE

Mais, tu ne m'en disais rien !... Et tu n'as pas l'air heureux ?

JEAN

Quand j'aurai retrouvé tout à fait ma mémoire et qu'elle se sera consolidée dans ma tête, je serai très content pour toi, maman; mais, pour moi, je ne vois pas que ce soit tellement admirable.

LA MÈRE

Toi, tu dis en ce moment des petites bêtises!.. Mais cela ne fait rien!.. Ne te fatigue pas trop surtout, ne cherche pas trop dans ta tête... Tout cela va revenir peu à peu !.. Je suis bien heureuse.

JEAN

Tant mieux, maman.

. . . . . .

LA MÈRE

Voici ta petite amie dans le jardin. Elle t'aime bien, tu sais.

JEAN

... Très gentille.

LA MÈRE,

le regardant avec une émotion un peu amusée.

Mon pauvre grand garçon!..

JEAN

Pourquoi ?

LA MÈRE

Qui a eu tant de chagrin à cause d'une petite fille et qui gardait sa peine pour lui ! Te rappelles-tu cela ?

JEAN

Oui.

LA MÈRE

Petit sot !... Tu la croyais inaccessible... et — vois comme elles sont — elle est venue tout de suite, au premier signe !... Petit sot !

Jean la regarde en souriant.

Pourquoi souris-tu de cette façon-là ?

JEAN

ironique, un peu amer.

Tu sais que je vais mieux, maman.

LA MÈRE

Alors ?

JEAN

Alors, maintenant ce n'est plus la peine Vous avez été très gentils!.. " Pieux mensonge ", c'est le mot, n'est-ce pas ?

LA MÈRE

Je ne comprends pas.

JEAN

Mais si, maman, tu sais bien.

LA MÈRE

Quoi ?

JEAN

baissant la tête, fuyant droit devant lui.

Rien. Vous m'avez très bien soigné.

LA MÈRE

Tu m'inquiètes, mon petit. Tu n'es pas encore tout à fait guéri.

JEAN

En tout cas, cela va mieux!... Tu vois bien: je me sens déjà beaucoup moins gai qu'hier !

LA MÈRE

Ah! tu me désoles, tiens!... Je te laisse. Je ne sais plus,

moi. Vous êtes trop compliqués, mes enfants!.. Mon Dieu, qu'il est donc difficile d'être un jour tout à fait contente !

MARIA, *entrant.*

Monseigneur vient d'arriver, madame. Il s'est assis sous la tonnelle.

LA MÈRE

Il vient nous dire au revoir ?

MARIA

Monseigneur rentre dans son diocèse.

LA MÈRE

Il s'en va, lui aussi.

MARIA

Lui aussi ? Mais il est seul à partir. Pourquoi madame dit-elle cela ?

LA MÈRE

Pourquoi ?... Oui. Lui seul s'en va. Ah ! je ne sais plus ce que je dis, Maria !... Je ne sais plus...

Elle sort. Jean reste assis. Un temps. Paraît Nelly, venant du jardin.

NELLY

Bonjour, Jean.

JEAN

calme et grave.

Bonjour, mademoiselle.

NELLY

Mademoisellle ?

JEAN

Mademoiselle.

NELLY

Qu'avez-vous ?

JEAN

Rien.

NELLY

Oh ! Si !

JEAN

Parlons de moi le moins possible.
Vous avez bien dormi ? Vous êtes sortie tôt ce matin ?

NELLY

Jean, depuis hier soir vous m'évitez. Pendant le dîner vous ne m'avez même pas regardée. Vous êtes monté vous enfermer dans votre chambre. Ce matin, vous êtes parti dans les champs sans m'attendre !.. Vous m'avez fait de la peine.

JEAN

Je vais vous étonner : j'en avais un peu aussi.

NELLY

Pourquoi ?... Il me semble qu'après hier..

JEAN

Oui... après hier... C'est le réveil qui est dur. Oh ! je m'y ferai.

NELLY

Je ne vous comprends pas.

JEAN *très net.*

Si. Vous avez cru bien faire, ma mère aussi. Mais, voyez-vous, le remède employé était une lame à deux tranchants : je m'y coupe un peu.

NELLY

Vous ne m'aimez plus ?

JEAN

Mademoiselle...

NELLY

Depuis des années vous m'appeliez Nelly !

JEAN, *un peu fiévreux.*

Oh ! je vous en prie !... Je vous l'ai dit, il vient de m'arriver un malheur : j'ai retrouvé ma raison perdue. Alors ne jouons plus, puisque je connais le jeu.

Ébauchant un rire qui n'aboutira pas.

Pourquoi vous appellerais-je Nelly... puisque vous n'êtes pas Nelly ?

NELLY

.....

PORTER LIBRARY

JEAN

Non, vous n'êtes pas.

NELLY

qui ne comprend pas.

Vous trouvez que j'ai tellement changé ?

JEAN

Il n'est pas question de cela. Vous n'êtes pas... C'est tout. Une personne n'en est pas une autre.

NELLY

Quoi ?

JEAN

Non ! Ne jouons plus, voulez-vous ?... Je vous remercie, je vous remercie très sincèrement d'avoir accepté d'en remplacer " une autre " pour guérir un inconscient. Il est guéri... Le but est atteint... Finissons !

Quel est votre véritable petit nom, mademoiselle ?

NELLY

Jean, c est maintenant que vous devenez tou !

JEAN

Assez drôle !

Il rit doucement, fait deux pas, s'arrête.

Vous ne voulez pas me dire votre nom ?

NELLY,

sur le ton de la prière.

Regardez-moi.

JEAN

Oh ! vous lui ressemblez ! Ma mère a eu la main heureuse... et je suis tombé tout de suite dans le piège !... Maintenant, naturellement, je vois les différences.

NELLY

Il y a des différences ?

JEAN

Entre " elle " et vous ? De capitales. Je les relève aujourd'hui. Je les vois très bien très nettement... très... ...Oh ! vous ne valez sûrement pas moins qu'elle.

NELLY, *suppliante.*

Mon petit Jean...

JEAN

avec une certitude douloureuse mais souriante.

Tenez ! jamais elle ne m'eût dit cela avec cette tendresse naturelle.

NELLY

Je ne vous connaissais pas !

JEAN

Elle se serait arrangée de façon à ne jamais me connaître. Elle y tenait peu.

NELLY

Je me trompais sur vous !... je me trompais sur moi !...

JEAN

Elle n'aurait jamais reconnu son erreur ! Elle était une petite fille fière — un peu bêtement quelquefois, mais toujours résolument.

NELLY

Si je vous ai fait du mal, je vous en demande pardon.

JEAN

Elle n'était pas si humble !... elle ne s'excusait pas !...

NELLY

J'avais beaucoup d'orgueil.

JEAN

Oh ! oui, elle en avait !

NELLY

tendue vers lui.

Jean, regardez-moi, je vous en prie. Toute ma bonne volonté d'aujourd'hui vous demande grâce... Voulez-vous me croire ?

JEAN

changeant de ton avec la rigoureuse précision d'un maître d'armes sûr de lui, et qui mène joyeusement le jeu.

Pourquoi êtes-vous venue ici ?

NELLY

Pour vous soigner.

JEAN

Elle ne se serait pas dérangée.

NELLY

Si !

JEAN

Non !... Avez-vous lu mes livres ?

NELLY

Ils sont beaux. Vous les avez écrits en pensant à moi !

JEAN

Elle était bien décidée à ne pas les lire ! — et, si elle les avait lus, à ne jamais avouer qu'elle les avait compris.

NELLY, *douloureuse.*

Que vous me jugez mal !

JEAN

Vous trouvez ? Vous le regrettez ?

NELLY

Oui... c'est terrible.

JEAN

Elle faisait profession de ne pas se soucier de l'opinion du monde, et ne s'occupait guère de ce que je pouvais penser !

NELLY

retenant mal ses larmes.

Aimez-moi, Jean !

JEAN

Elle, faire le premier pas ? Ah ! vous la copiez mal !

NELLY

Je ne vous aimais pas... et je vous aime.

JEAN

On n'entrait pas si facilement dans son cœur !... C'était enclos à triple enceinte ! — sans qu'elle ait jamais su d'ailleurs, pourquoi c'était si bien gardé.

NELLY

Je ne trouve plus rien à vous dire... Je me sens extrêmement maladroite.

JEAN, *triomphant.*

Encore une chose, tenez ! Elle était extrêmement adroite ! Elle avait accoutumé de me prendre pour un plastron de maître d'armes — avec un cœur rouge au milieu. Comme j'avais peur de lui faire mal et qu'elle avait le poignet très souple, elle tirait toujours droit au rouge. ...Elle ne le manquait pas...

La petite ne dit plus rien. Elle s'est assise et pleure doucement. Il la regarde; sa fièvre à lui est tombée. Il esquisse tristement vers la jeune fille un geste amical.

Ah ! non, vous ne lui ressemblez pas. Vous me regardez avec des yeux tristes et mouillés que je ne lui ai jamais connus... Cela ne l'eût pas enlaidie, pourtant.

NELLY

Je suis votre petite qui se repent.

JEAN

Touchée de la grâce ?... Allons, je vous en prie, ne soyez pas cruelle, mademoiselle !... Je n'ai pas la tête solide, ne m'obligez pas à me débattre. Pourquoi vouloir me faire croire que vous êtes, puisque vous n'êtes pas ?

NELLY, *se redressant.*

Si !

JEAN, *criant.*

Non ! Vous n'êtes pas !... Ah ! c'est de l'entêtement, de la malice !... Quel drôle de jeu !

Violent

Vous n'êtes pas ! Vous n'êtes pas ! Ne dites rien ! Vous n'êtes pas !... Avouez que vous n'êtes pas !...

Il est devant elle, les poings serrés, menaçant.

NELLY

les yeux pleins de larmes.

Non, je ne suis pas...

JEAN, *plus calme.*

Ah !... Comment vous appelez-vous ?

NELLY

Ce n'est pas la peine.

JEAN

Non, dans le fond, ce n'est pas la peine.

. . . . . .

NELLY

Vous l'aimiez tant ?

JEAN

Oui, mademoiselle, je l'aimais beaucoup.

NELLY

Vous ne l'aimez plus ?

JEAN

Si, toujours. Vous ne la connaissez pas ?

Nelly fait signe que non.

Je vous aurais chargée de lui porter mon souvenir. Vous auriez vu quel cas elle en fait.

NELLY

N'allez-vous pas chercher à la revoir ?

JEAN

Oh ! non !

NELLY

Elle vous accueillerait bien.

JEAN

Poliment, poliment!... Elle est horriblement polie.

NELLY

Croyez-vous donc qu'elle ne puisse pas aimer ?

JEAN

Si, le premier venu.

NELLY

Ah ! vous la condamnez à se tromper.

JEAN

Oh ! oui !... Mais je me condamne à souffrir à chacune de ses erreurs. Ah ! je m'en vais...

NELLY, *le retenant.*

Jean !

JEAN, *lassé.*

Quoi ?

NELLY

Je vous aime.

JEAN

Vous n'êtes pas " elle ".

NELLY

Tant pis. Je suis " une autre " qui vous aime. Vous pouvez bien aimer " une autre ".

JEAN

Pas pour l'instant.

NELLY

Aimez-moi !... Si vous saviez comme j'en ai besoin.

JEAN

Je voudrais bien vous faire plaisir, mademoiselle.

mais on n'aime pas par pitié... Vous avez été très bonne. Encore une fois, je vous remercie d'avoir contribué à cette guérison. Si je ne peux pas vous en marquer une reconnaissance plus joyeuse, c'est que j'en sens mal le bienfait.

...Bonsoir.

NELLY

Jean !...

JEAN

Je vais faire un tour...

Il va pour sortir.

NELLY

Jean !

JEAN

Quoi ?

NELLY

Le Japon...

JEAN

Ah oui.. Le Japon!... Zipangu. . Marco Polo... Tiens! l'érudition me revient aussi?.. Oh ! quelle mémoire !

NELLY

Jean ! Le Japon...

JEAN

Eh bien. oui ! C'est une île où je n'irai pas.

Entre René.

RENÉ

Où vas-tu ?

JEAN

le regardant avec une grande douceur affectueuse

Ah ! te voilà, toi... Je vais au ruisseau. Je vais en "tirer" un ou deux.

RENÉ

Veux-tu que je te prête un livre ?

JEAN

Oh ! non.

RENÉ

Veux-tu...

JEAN

Non, j'aime mieux pêcher. Il n'y a que cela qui m'amuse, tu sais.

NELLY

Voulez-vous que je vous accompagne, Jean ?

JEAN

Je préfère être seul avec mes poissons.

NELLY

Vous m'apprendriez à les pêcher.

JEAN

... On en prend si peu.

NELLY

Vous semblez malheureux, Jean.

JEAN

Oh ! non... Je le saurais...

Il fait deux pas, s'arrête, désignant un point devant lui.

Tiens ! me voilà.

NELLY

Quoi ?

JEAN, *calme.*

Je dis « Me voilà ! »

RENÉ

Où ?

JEAN

Là. Dans la glace.

RENÉ, *inquiet.*

Quelle glace ?

JEAN

Là... Oh ! que j'ai l'air bête !... Et malheureux !... Je ne savais pas que j'étais si malheureux.

Au reflet imaginaire.

Allons, souris ! Veux-tu sourire !... Non ; plus je fais effort, plus j'ai l'air stupide !... Ah ! c'est trop !... A ce point-là, ce ne devrait pas être permis !... Disparais ! Veux-tu t'en aller !... Veux-tu !... Veux-tu bien !

Il tire un coup de pistolet devant lui.

J'ai fait un petit trou dans la glace, mais j'ai l'air aussi bête qu'avant!... Il faudrait trouver un système de miroir qui renverrait la balle...

NELLY,
qui l'écoute avec douleur, toute pâle de peur.

Que dites-vous, Jean ?

RENÉ, *inquiet.*

Rentre dans ta chambre; va te reposer un peu.

JEAN, *égaré.*

Mais non, dans ma chambre aussi il y a une glace — deux, en comptant celle de la cheminée... Non ! non !
Battant l'espace de ses bras.
Je veux prendre l'air, moi... Ah ! mais oui... moi je veux prendre l'air !...

NELLY

Je vais avec vous.

JEAN

Laissez-moi tranquille ! Pas aujourd'hui !

NELLY

Si ! aujourd'hui !

RENÉ

Laissez-le, puisqu'il vous le demande.
Nelly le regarde, interdite.

JEAN

Oui — voilà — je le demande. Je te remercie, René.

Il va vers la porte et, au moment de sortir.

Pour hier aussi, tu sais, je te remercie... Tu as bien fait de me dire.

Il est sorti.

NELLY, *dans l'affolement.*

Vous ne devriez pas le laisser seul. Vous voyez qu'il est malheureux !

RENÉ

Que n'allez-vous le rejoindre ?

NELLY, *triste.*

Il ne veut plus de moi.

RENÉ

Il ne sait pas ce qu'il veut, le pauvre enfant !

NELLY

Je vais partir demain.

RENÉ

Partir ?

NELLY

Je lui suis inutile, maintenant.

RENÉ
presque malgré lui.

Ah ! non, ne partez pas encore !

NELLY

Je ne peux plus rien faire pour lui. Pourquoi m'éterniser ici ?

RENÉ, *derrière elle.*

Et pour moi, vous ne feriez rien ?

NELLY, *nerveuse.*

Que pourrais-je faire pour vous, mon Dieu !

RENÉ, *à voix sourde.*

Il est impossible que vous ne compreniez pas... Dites que vous ne voulez pas comprendre!... Je vous aime... vous le savez très bien... avec un cœur qui sait ce qu'il donne et combien il est difficile d'aimer... Vous avez pu voir quel respect j'ai pour vous.

Elle a un petit geste d'impatience.

J'aurais voulu vous entourer d'une tendresse si forte, si continue, qu'à la fin vous vous y seriez sentie à l'aise... Vous n'êtes pas à l'aise, n'est-ce pas ? Oui, j'ai été trop vite, j'ai tenté de brûler les étapes. Cela tient à ce que les jours sont comptés; vous êtes venue en voyageuse, vous repartirez!... On voit le bonheur de sa vie : on lui aurait pardonné de ne jamais passer; mais il est là, il passe comme l'ombre dans l'eau : on perd la tête!... Vous comprenez ?... C'est l'histoire de mon frère qui tire des coups de pistolet sur les poissons !... On n'a pas le temps d'aimer comme on voudrait aimer. J'ai été un peu brutal... et j'ai tant de douceur pour vous.

NELLY

Pourquoi me dites-vous cela ?

RENÉ

Vous êtes décidée à ne pas en tenir compte ?

Geste de Nelly.

Vous avez peut-être tort.

NELLY

Avoir raison ne fait pas le bonheur.

RENÉ

Mon Dieu !... voilà que cela va s'en aller aussi !... Je sens mon cœur, j'entends ce qu'il réclame, et je ne peux rien faire pour lui !.. Si vous saviez de quelle façon je vous aime.

NELLY, *vague.*

Oui.

RENÉ

Je sais : ces choses-là n'intéressent que celui qui aime.

Des larmes lui viennent qu'il n'essuie pas.

Je vais être très malheureux.

NELLY

Vous le croyez ?

RENÉ

Je n'étais plus très jeune et je vais vieillir très vite.

NELLY

Vous m'en voulez, monsieur ?

RENÉ

Non, mademoiselle.. Je vous regarde... vous êtes jolie... et vous n'avez pas eu pitié.

NELLY

On n'aime pas par pitié.

RENÉ

C'est très juste.

Il la regarde, presque durement et, soudain:

Qu'êtes-vous venue faire ?

NELLY

Voir votre frère, vous le savez.

RENÉ

Ah! les malades!... Et les autres... qui ne se plaignent pas... dont le mal est comme la trame à l'étoffe, et durera aussi longtemps qu'eux!... Les femmes vont toujours aux malades.

NELLY

Je suis venue " à votre frère ".

RENÉ

Et je suis sûr que, pour lui, vous auriez fait beaucoup de choses ?

NELLY, *fermement.*

Oui.

RENÉ

Je vous ai vus jouer ensemble : vous y mettiez presque autant de conviction que lui.

NELLY

.....

RENÉ

Vous voyez ma peine et vous partez; vous seriez restée, s'il vous l'avait demandé !...

NELLY

Oui.

RENÉ

Vous ne me donnez pas un mot d'espoir, et vous l'auriez bercé de tous ceux qu'il aurait voulus !...

NELLY

Oui.

RENÉ

avec une rage douloureuse.

Je suis sûr que, pour lui faire plaisir, vous auriez accepté de véritables fiançailles... des fiançailles avec un malade !...

NELLY

Oui.

RENÉ

Vous l'auriez épousé, n'est-ce pas ?... le cas échéant ! Dites ! Vous l'auriez épousé, mon frère !...

NELLY

Oui.

RENÉ

Oh ! le prestige de l'hôpital !... Et vous dites qu'on n'aime pas par pitié ?

NELLY

Ce n'était pas par pitié.

RENÉ

...Comment ?

NELLY

Je n'avais pas de pitié pour lui.

RENÉ

Vous l'aimiez ?

NELLY

Oui.

RENÉ, *blême.*

Ce n'est pas vrai ?

NELLY,

deux larmes lui viennent.

Si... Je l'aimais.

RENÉ

Ah ! qu'est-ce que j'ai fait ?

NELLY

Comment ? Que dites-vous ?

RENÉ

Rien, rien... Je n'avais pas compris ainsi.
Malgré lui.
Qu'est-ce que j'ai fait ?..

NELLY

Qu'avez-vous fait ?

RENÉ

Je vais réparer... je vais essayer de réparer.

NELLY, *affolée*

Réparer quoi ?

RENÉ

Ne partez pas encore... Restez quelques jours... n'est-ce-pas ?... Je vais retrouver Jean.

NELLY

Que craignez-vous ?

RENÉ

la voix étranglée, s'efforçant au calme.

Craindre ?... Quoi ? Pourquoi ?... Il n'y a rien à craindre !... Il pêche là-bas. Je vais lui tenir compagnie, c'est tout. ...Voilà, mademoiselle... Je vous demande pardon pour cette longue conversation.

Avant qu'il soit sorti, entrent la Mère et l'Évêque

LA MÈRE

René, tu t'en vas.?

RENÉ, *sans se retourner.*

Je reviens.

Il sort précipitamment.

LA MÈRE

Que se passe-t-il, mademoiselle ? Vous pleurez ? Jean est malade ?

NELLY

Il ne me reconnaît plus.

Elle sort très vite.

LA MÈRE

Où vont-ils ?... Qu'y a-t-il ?... Il ne la reconnaît pas, maintenant !... Mon Dieu, il me sera donc pas possible d'avoir de l'espoir huit jours de suite ? Je ne les verrai donc jamais heureux, ces enfants-là !...

L'Évêque

Ils sont jeunes.

La Mère

C'est qu'ils n'ont pas l'air de le croire... Je ne suis pas non plus toujours à leur niveau. Je veux leur parler et les mots ne me viennent pas, ou ce ne sont pas ceux qu'il faudrait. Je veux m'intéresser à leurs affaires, ils me répondent comme à une étrangère. Je veux leur préparer de petits plats, je ne les réussis pas. J'ai la main maladroite... Je n'ai pas de chance.

L'Évêque, *souriant.*

Voyons, madame !

La Mère

Il me semble, en vieillissant, qu'on me coupe tous les jours dans mon rôle. Je sens venir le temps où je vais gêner tout le monde.

Elle s'essuie les yeux. Paraît René.

Où vas-tu, René ?

René, *troublé.*

Vous n'avez pas vu Jean ?

La Mère

Non, tu as besoin de lui ?

René

Non, non !... Il est peut-être dans sa chambre ?

LA MÈRE

Je l'aurais vu passer.

RENÉ

Il est peut-être dans la serre alors... J'y vais.

LA MÈRE

Mais, René...

RENÉ

Ne t'inquiète pas... ne t'inquiète pas !

LA MÈRE, *brusquement affolée*

Quoi ? Quoi ? *(Appelant.)* Jean !... Jean !

L'ÉVÊQUE

Voyons, madame...

LA MÈRE

Ah ! Ils me font peur, ces enfants-là!... Je ne sais jamais ce qui se passe. Comme je les aime bien, tous les deux, j'ai toujours peur.

Elle pleure soudain.

L'ÉVÊQUE

Madame...

LA MÈRE

Oui.

L'Évêque

Vous pleurez comme un enfant.

La Mère

Oui, je suis vieille maintenant et je suis comme un enfant; j'aurais eu besoin qu'on ne me laissât pas seule...

L'Évêque

Qui vous a laissée seule ?

La Mère

J'ai eu des gens autour de moi, pourtant!... Je n'ai pas su. On ne m'a pas conseillée.

L'Évêque

Je suis votre vieil ami, madame.

La Mère

Avec vous aussi, je me suis trompée.

L'Évêque

Trompée ?

La Mère

J'aurais mieux fait de vous écouter autrefois.

L'Évêque

. . . . . .

LA MÈRE

Ah ! si c'était à refaire !

L'ÉVÊQUE

Et l'on dit que tout vient en son temps..

LA MÈRE

Ah ! Monseigneur.

L'ÉVÊQUE

Et vous m'appelez " Monseigneur " !

. . . . . .

LA MÈRE

A quoi songez-vous ? Je vous attriste, vous aussi ?

L'ÉVÊQUE

Non, vous me faites plaisir. Mais j'ai un peu pitié de ma jeunesse.

Un cri dans le jardin — puis un silence.

MARIA, *entrant.*

Madame !... Ah ! Monseigneur !... Ah ! quel malheur !...

LA MÈRE

Quoi ?

MARIA

M. Jean est blessé.. Son pistolet qui a dû éclater !...

LA MÈRE, *un cri.*

Il est mort ?

MARIA

Ah ! je ne sais pas...

LA MÈRE

Où est-il ?

MARIA

On le rapporte... C'est un ouvrier de chez Camus qui l'a trouvé.

LA MÈRE

Où est-il ?

MARIA

A la grille... Je suis venue devant.

L'ÉVÊQUE

Restez là... Restez.

Il sort.

MARIA, *pleurnichant.*

C'est un ouvrier de chez Camus qui...

Paraît René.

LA MÈRE

René !... ton frère va mourir !

RENÉ

Quoi ?

MARIA

Son pistolet qui a dû éclater.

RENÉ, *les yeux fixes.*

. . . . .

LA MÈRE

Il est là.

Elle désigne le jardin.

Vas-y... René... ton petit frère...

RENÉ

Oui, j'y vais.

Il reste les jambes coupées.

MARIA

C'est un ouvrier de chez Camus qui passait qui...

Du haut de l'escalier Nelly a entendu.

LA MÈRE, *l'apercevant.*

Ma petite fille !... Mes pauvres enfants!... Nous lui avons laissé son pistolet!... Vous ne l'avez pas surveillé... J'aurais dû...

MARIA

Le voilà !

LA MÈRE

Ah ! mes enfants... Ah ! j'ai peur !...

L'Evêque porte Jean dans ses bras. Un ouvrier suit tenant le pistolet.

LA MÈRE

Il n'est pas mort ?

L'ÉVÊQUE

Non. Le voici. Il est blessé.

On pose Jean allongé sur le canapé. Il est très pâle, sans blessure apparente.

LA MÈRE

Mon petit Jean... que t'es-tu fait ?... Tu m'entends Jean ?

JEAN

Oui.

LA MÈRE

Tu as mal ?

JEAN

Oui.

LA MÈRE

Comment cela est-il arrivé ?

L'ÉVÊQUE

Son pistolet lui a éclaté dans la main.

JEAN, *docile.*

Il a éclaté.

L'OUVRIER

montrant le pistolet.

Non, il n'a pas éclaté.

RENÉ

se précipitant, prenant l'arme.

Quoi ?

JEAN, *docile.*

Il n'a pas éclaté.

LA MÈRE

Je ne comprends plus !...Quoi ?... C'est plus grave ?... Qu'a-t-il fait ?

NELLY, *un cri.*

Il a voulu se tuer !

JEAN

Tu sais, René... les ombres, je n'en manque plus une... Je les ai toutes touchées...

L'ÉVÊQUE, *bas*

Le médecin.

L'OUVRIER

Mon camarade y a couru.

LA MÈRE

Regarde la jolie jeune fille qui est là... qui va te guérir... regarde !...

NELLY

Je vais vous soigner, Jean.

JEAN

la regarde longuement, puis :

René, dis-moi la vérité ; c'est Elle ?

RENÉ

Oui, c'est Elle.

JEAN

un sourire.

Ah ! vous êtes bien gentils, tous... Mais, j'ai beau être malade, je sais bien que ce n'est pas vrai.

NELLY

à genoux près de lui.

Jean... C'est moi... Reconnaissez-moi...

JEAN

Si vous étiez Elle, vous ne seriez pas là...

Tant pis ! Elle me cherchera, un jour... Elle n'a jamais songé à cela...

Il rit faiblement.

J'ai mal... Oh ! j'ai mal...

Il semble s'assoupir.

...Pas faire de bruit... pas remuer les branches... Sois patient, elles entendent tout...

RENÉ

Que dis-tu ?

JEAN

...C'est trop difficile à pêcher... Tiens ! j'en ai assez !... Je reviendrai demain... Le pistolet ne vaut rien non plus...

RENÉ

Tu en pêcheras, va... Tu vas en pêcher...

JEAN

Oh ! je ne sais pas... Je ne crois pas.

La tête retombe et s'immobilise.

LA MÈRE

Mon petit !.. Il n'est pas évanoui, tout de même ?... Que dis tu ?

L'ÉVÊQUE

Il a tout dit.

NELLY, *sur son corps.*

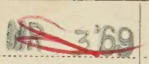
Jean !

RIDEAU

Janvier 1921, *Paris.*

ACHEVE D'IMPRIMER LE DIX-HUIT
JANVIER MIL NEUF CENT TRENTE SIX
PAR L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE
51, RUE DU TRAM, BRUGES (BELGIQUE)

DATE DUE



PL 1 1-51-10M

02704803

842.912 Sa74pe
Sarment, Jean, 1897-
Le pecheur dombres